étoiles d'encre

Revue trimestrielle de Femmes en Méditerranée

35-36 - octobre 2008

Lieux dits

publiée avec le concours de :
La Région Languedoc Roussillon
Bureau du Livre de l'Ambassade de France en Algérie
Centre National du Livre

France : **Editions Chèvre-feuille étoilée**
ISSN : 1620-5022

Le clos de la Fontaine Bat B
65, cour Libéral Bruant
rue Jacques Lemercier
34080 Montpellier
Tél/fax : 04 67 73 75 45
contact@chevre-feuille.fr

Algérie : **Paroles et Ecritures**
ISSN : 1112-3311
10, impasse Poincaré
22000 Sidi-Bel-Abbès
Tél/fax : 48 54 65 11
parole_ecriture@yahoo.fr

http://www.chevre-feuille.fr/

étoiles d'encre

Comité de rédaction
Behja Traversac, Maïssa Bey, Marie-Noël Arras

Marraines

Abdelkrim Chikh Rabia, Bantouna Emilia, Carmichael Jocelyne, Chaulet Achour Christiane, Cherki Alice, Chitour Marie-Françoise, Cixous Hélène, Colonna Fanny, Dolin Michèle, Farès Laurence, Fouchier Esther, Hammadou Ghania, Labidi Zineb, Mokeddem Malika, Oumhani Cécile, Sebbar Leïla, Weill Danièle, Welty-Domon Arlette

Collaboratrices

Blésès Michèle, Crohem Sigrid L., Godfard Dominique, Joffre Marie-Lydie, Juan i Cortada Michèle, Mennahem-Lilin Carole, Meynadier Valérie, Nekkache-Nemmiche Ourida, Rossi Catherine, Taleb Khalida et les femmes de l'association *Paroles et Ecriture*.

Chèvre-feuille étoilée
Présidente : Behja Traversac
Directrice de la publication : Marie-Noël Arras
Relations publiques : Edith Hadri

Paroles et Ecriture
Présidente : Maïssa Bey

Abonnement en France : 32€+8€ de frais de port pour 4 numéros

ISBN : 978-2-914467-54-4

AVERTISSEMENT

Les manuscrits reçus ne seront pas rendus. Le comité de rédaction se réserve le droit de changer les titres. Les opinions émises dans les textes n'engagent que leurs auteurs. Les courriers envoyés à la revue peuvent être publiés sans demande préalable. Un an après parution dans la revue, le contenu de chaque numéro sera numérisé sur le portail de diffusion public et gratuit de la Cité Nationale de l'histoire de l'immigration.

RUBRIQUES

1 - De vous à nous : Votre courrier.

2 - Edito

3 - Carte blanche à… une auteure qui parle de ce qu'elle aime, de ce qu'elle lit, de ce qu'elle a envie de partager. Y est inclus son texte sur le thème.

4 - Forum : textes hors fiction sur le thème du numéro. Points de vue et débats de société.

6 - De vive voix : entretiens sur le thème.

7 - Variations sur… : textes de fiction sur le thème du numéro.

8 - Du côté de l'enfance : textes de fiction ou témoignages où il est question de l'enfance.

10 - Mémoire et Histoire : tout ce qui a trait à la mémoire, à nos histoires ou à l'Histoire..

11 - La clé sous la porte : récits de voyages et poèmes d'ailleurs.

12 - Entre nous : correspondances.

13 - À livres ouverts : critiques de livres, notes de lecture, ouvrages à paraître, entretien avec une auteure...

14 - Jeux d'écritures : ateliers et jeux d'écriture.

15 - Partages : nouvelles des éditeurs, annonces, compte-rendus de rencontres et de salons.

16 - Biographies des auteures

Erratum pour le numéro précédent

Il faut lire dans le Dossier ARMAND GATTI par Céline Garcia :
p. 229 à 241 : QUAND ON PARLE DU LOUP: GATTI
p. 241 : Céline Garcia parle de l'écriture

SOMMAIRE

De vous à nous 7
Edito *Maïssa Bey* 9
Hommage à Mahmoud Darwich *Maïssa Bey* 13
Hommage à Germaine Tillion, *Roby Bois* 18

Carte blanche à Karima Berger : Les lieux du dieu des femmes
Hélène Cixous 31
Leïla Sebbar 38
Là où le poète... *Marie-Ange Sebasti* 42
Clarice Lispector 46
Julia Kristeva et Colette 54
Etty Hillesum 58
Rabi'a El Adawiya 62
Etre vivante, c'est aimer *Olympia Alberti* 73
Emily Dickinson 67
Le Dieu de Fifi *Peggy Inès Sultan* 67
Biographies des auteures et des artistes de cette carte blanche 80

Une photographe à Etoiles d'encre : Mita Vostok
Entretien 85
Les noms de lieux 95

Forum - Rêverie de *Annie R.* 101
Allers et retours *Marie-Noël Arras* 103
L'enfant s'avance au seuil... (poème) *Sabine Peglion* 106

Variations sur les lieux - Et je deviens... *Sylvie Conan* 109
Solana *Hélène Pradas-Billaud* 111
Fragments *Sabine Peglion* 115
Voyage vers les sources *Catherine Rossi* 117
Une impasse à Sidi Bou Saïd *Amina Saïd* 125
Lieux flottants *Françoise Martin-Marie* 132
La cour de récréation *Rosa Cortes* 133
La Teinturerie Magenta *Claude Ber* 139
La séparation *Dominique, Marie Godfard* 145
Juste un petit vin chaud *Christiane Aguiar* 149
Quand l'espace te rattrape *Valéry Meynadier* 155
Sens dessus dessous *Nicole Néaud* 161
Chambre avec vue *Rébecca Forsythe* 167

35-36 / octobre 2008

Le lieu du monde *Emon Peyrat* 169
L'arlésienne *Sigrid L. Crohem* 177
Le camp *Michèle Juan I Cortada* 185
La terre du père *Moufida Sedkaoui* 187
Images d'ailleurs *Nadjet el Gharib* 189
Joncs lisses... (Poème) *Nathalie Warren* 193
Exode *Behja Traversac* 195

Du côté de l'enfance - Soir d'été *Marie-José Devy* 201
On ne reviendra plus *J Machard* 203
À l'ombre du beffroi *Geneviève Briot* 209
Premier salon *Anne-Marie Jeanjean* 211
Au bord du fleuve *Sabine Péglion* 215

Mémoire et Histoire - Soir de mai sur la plage *Nicole Bénichou* 217
Les cascades *Olivia Villon* 219
Journal d'un projet *Sylvette Dupuy* 223
La vieille demeure arabe... *Latifa Bensalem-Manseri* 229
Réalité et illusion du lieu *Michèle Villanueva* 235
La corrida *Madeleine Laïk* 243
Un itinéraire singulier ? *Rosa Cortes* 247

La clé sous la porte - Le cheval de mer *Carmen Blay* 255
Nostalgies vietnamiennes *Marie- Françoise Hua* 257
L'Afrique au cœur *Anne Lanta* 265
Garuda engloutie *Véronick Bournel* 271
Poèmes de *Georgina Rossetti* traduits par *Yvonne Libmann* 279

À livres ouverts 281
Notes de lectures et livres à paraître

Partages - Fin de journée *Claudie Brousse* 293
Tu vois c'que j'veux dire *Maïssa Bey* 295
Le lieu des liens *Brigitte Prados* 301
Atelier d'écriture à la Bibliothèque de Sidi-Bel-Abbès 307
Biographies des auteures 310

Illustrations :
Ola Abdallah, Catherine Bendayan, Samta Benyahia, Karima Berger, Kareen Didier, Mita Vostok, Marie-Hua Cortada, Catherine Rossi, M-N Arras, et autres photos coll. privées.

APPEL

Nouveau !

Depuis mars 2000, toute personne dont le texte était sélectionné par le comité de lecture recevait gratuitement le n° de la revue dans lequel son texte était publié. Nous pouvions faire ce geste grâce à l'aide du Fasild.

Depuis le n° 33-34 nous ne recevons plus cette subvention. En espérant des jours meilleurs nous continuons à réaliser cette revue bénévolement. Par contre chaque auteure devra acquérir son exemplaire comme toutes les lectrices et de plus nous comptons désormais sur votre solidarité pour faire connaître Etoiles d'encre afin de la pérenniser.

Nous vous proposons de trouver vous-même l'illustration de votre texte (elle sera imprimée en noir et blanc) et de nous l'envoyer avec les références (nom du photographe, de l'illustration elle-même et date). Elle sera bien entendu soumise au comité de lecture.

Que celles qui ont envie de se joindre à nous pour raconter leurs expériences de vie, leurs aventures, leurs voyages à la rencontre d'eux-mêmes et des autres nous donnent des nouvelles ! Nous les attendons avec curiosité et amitié.

N'attendez pas les délais pour nous envoyer vos textes, faites-le dès à présent !

Vos textes, d'un maximum de 10 000 signes, doivent nous être adressés uniquement par courriel accompagnés de vos coordonnées et de quelques lignes biographiques.

À ENVOYER AU COMITÉ DE RÉDACTION :
contact@chevre-feuille.fr

ENVOYEZ VOS TEXTES AVANT FIN NOVEMBRE 2008 POUR

LE SECRET *mars 2009*

C'est ce qui reste dans l'ombre, soustrait au jugement des autres, à leur regard. C'est ce qui peut se penser comme honteux ou dangereux ou néfaste et sur lequel on laisse tomber un voile. Ce qui est voilé comme le corps des femmes. Mis au secret. Des corps cryptés, des croyances cryptées, des histoires cryptées… où tout reste à déchiffrer. Secret de famille, secret d'amour, secret de femmes, secret du sacré, comment aborder le secret qui, à la fois, voile et découvre… ? Faut-il le garder ou le livrer ? Vos histoires nous le diront.

AVANT FIN MAI 2009 POUR

LE REGARD *octobre 2009*

L'interculturalité qui constitue partout les sociétés modernes est-elle concevable sans le regard ? Comment "voir", comprendre l'Autre sans le regard qu'on porte sur lui ? Pas tant l'un des cinq sens, la vue, mais le regard intérieur, le regard de l'accueil de la différence, le regard de la fraternité, le regard qui refuse de juger sur l'apparence et l'étrangéité mais sur la découverte, sans cesse en alerte de notre vivante altérité. Le regard qui embrase ou le regard qui tue, celui qui redonne la vie ou celui qui la tranche, ces regards qui nous caressent ou nous agressent et nous donnent à découvrir les limites ou l'infini de notre humanité.

En hommage à Jean Freas

Merci beaucoup, de cette petite exposition en photographies. J'ai fait un virement à Montpellier pour la bibli cette semaine, en souvenir d'une amie remarquable morte soudainement il y a 2 semaines, Jean Freas. Elle était la première journaliste femme à la T.V. à Washington dans les années 60, à une époque où les femmes journalistes sortaient à peine de la rubrique modes pour s'occuper des nouvelles du monde. Comme reporter, elle a parcouru le sud des USA avec Martin Luther King, et après sa mort elle a continué à raconter l'histoire du mouvement, au jour le jour, entrant tout seule avec un cameraman dans des petites villes ou parfois elle rencontrait insultes et menaces. Elle laisse un trou béant dans beaucoup de vies.

Suzanne Ruta, New York

Entre Temps

Je viens de recevoir votre ouvrage 'Entre temps'. Qu'il est beau ! Et en plus je trouve un de mes poèmes à l'intérieur : fluide de vérité. Merci de m'avoir offert cette place dans votre bel ouvrage. J'ai pris le temps de lire deux textes, ils sont magnifiques. J'aime les écritures de femme. Elles parlent souvent au corps avec tendresse. Vous venez de me faire un grand plaisir

Françoise Martin-Marie, Montpellier

Ces textes que j'ai aimés

Je viens de recevoir un exemplaire de la revue 33-34 'Entre temps' et je vous en remercie chaleureusement. J'ai lu quelques textes qui sont magnifiques et je dois dire que la couverture, une

fois de plus, est particulièrement réussie, douce par le dessin et la couleur...

Brigitte Prados, Vendargues

Ah ! œ temps !

Un grand merci pour l'envoi de votre revue qui m'a remplie de joie. Je l'ai reçue avant le week-end de Pâques et je partais. J'ai pu pour le moment en lire la moitié et son contenu m'a consolée.

Je vois que le temps est ce qu'on en attend ; il peut être un ami si on veut bien de lui. Je ne suis pas sûre de toujours bien le considérer et l'apprécier à sa juste valeur. Le poème "plus tard" que j'avais écrit et que vous avez eu la gentillesse d'insérer, […] prouve ce qu'il veut mais peut-être qu'il faut profiter de chaque instant. Ne pas se poser en défaitiste par rapport au temps. C'est l'instant qui nous rend si vivant. Et votre livre l'est et échappe au temps qui file. […] Bonne continuation dans votre magnifique démarche.

Bernadette Lazard, Paris

Une démarche passionnante

J'en profite pour vous dire combien je trouve votre démarche d'écriture et d'édition passionnante. C'est un plaisir d'écrire dans les si jolis recueils d'étoiles d'encre. C'est aussi l'occasion de rencontres formidables : rencontre de créations d'autres femmes, rencontre de textes en écho-en contraste aux siens ! Merci de cet espace d'expression que vous nous ouvrez là. Avec mon amitié.

Hélène Pradas-Billaud, Bièvres

Ce numéro est dédié à deux êtres chers qui viennent de nous quitter :

Germaine Tillion, *la sentinelle infatigable, l'ethnologue engagée qui a dit ces mots si vrais :*

"À notre époque de décolonisation généralisée, l'immense monde féminin reste à bien des égards une colonie."

Mahmoud Darwich, *une sentinelle tout aussi infatigable, lui, le poète de la perte du lieu qui a écrit en hommage à Edward Saïd :*

"Je suis de là-bas, je suis d'ici et je ne suis ni là-bas, ni ici."

Edito

Il était autrefois un lieu un peu particulier situé dans une contrée aux portes du sud de l'Algérie. Une fois l'an, pour accueillir le printemps, les femmes venant de tous les villages avoisinants étaient autorisées à s'y rendre, en processions vives et colorées. Djebel Coucou, tel était le nom de ce lieu. Une clairière peut-être, un sous-bois, ou un simple espace suffisamment protégé par des collines ou de grands arbres, pour qu'elles puissent s'y sentir à l'abri des regards, des regards masculins surtout. Là, toutes les femmes habituellement cloîtrées, confinées dans le silence et la soumission, célébraient, à leur façon, une liberté éphémère. Pendant quelques heures, elles pouvaient se livrer à toutes les manifestations et démonstrations qui leur étaient ordinairement interdites : chants, danses, rires, cris, déclamation de poèmes et toutes formes d'expression ou d'épanchements qui devaient leur donner l'occasion de « refroidir leurs démons », c'est-à-dire donner libre cours à tout ce qu'elles réprimaient pendant toute une année. À la nuit tombée, elles regagnaient leurs demeures pour y reprendre le cours normal de leur vie. L'histoire ne dit pas cependant si l'apaisement recherché et certainement suscité par cette journée très particulière n'était pas, lui aussi, éphémère.

Pourquoi évoquer l'image de ce lieu ? Sans doute pour saisir l'occasion offerte par le thème de cette revue : les lieux. Mais aussi parce que nous avons envie de vous dire notre bonheur, notre certitude désormais. Car, ainsi que nous l'avions espéré et voulu de toutes nos forces, quand tant d'autres lieux sont des lieux de confrontations trop souvent partisanes et violentes – l'actualité nous le rappelle chaque jour – parce qu'elle est le lieu du dire, cette revue est depuis sa naissance et ce numéro prouve qu'elle le demeure, le lieu des rencontres, du partage, le lieu où s'ancrent à présent les voix multiples et fidèles des amies de la première heure et celles de plus en plus nombreuses qui nous rejoignent et nous entraînent sur des chemins que nous parcourons avec elles, dans la lumière tremblée de l'émotion et du souvenir. Un seul souci, la sélection que nous nous devons d'opérer, la mort dans l'âme, face à l'afflux de textes de qualité qui nous parviennent.

Ainsi, nous pénétrons au fil des pages, avec vous, grâce à vous, dans des lieux secrets, dans des lieux sacrés, des lieux hantés par des ombres familières et embués par les brumes de l'oubli, des lieux revisités avec amour, avec humour, avec nostalgie. Pour nous, chacune a franchi la lisière de ses « lointains intérieurs » selon la belle formule du poète. Ainsi, avec la générosité qu'on lui connait, Karima Berger a invité, dans l'espace qui lui est réservé, ses proches en écriture, pour tenter d'aller, avec elles, au plus loin de l'intimité, à la rencontre du Dieu des femmes.

Ailleurs… mais nous n'allons pas les citer toutes, nous allons vous laisser ouvrir les portes, parcourir les arpents de ces territoires au creux desquels s'engouffrent les mots… entrez…

Maïssa Bey

Hommage à Mahmoud Darwich

Ils sont partis
Ils ont emporté le lieu
Emporté le temps
Effacé leur odeur des jarres et de l'herbe avare.

Impossible de dire, selon la formule consacrée pour tout être qui s'en va, que Mahmoud Darwich n'est plus.

Mahmoud Darwich est.

Mahmoud Darwich sera.

Il sera pour toujours la voix qui résonne au plus profond de nos consciences.

Non, Mahmoud Darwich ne s'est pas éteint. Dressée, vivace et obstinée, la flamme que porte le poète *en quête d'une patrie dans la langue*, ne cesse de brasiller au cœur des silences les plus enténébrés.

En lui, nous nous reconnaissons parce que nous voulons rester vigilantes face aux questions posées par l'Histoire.

Nous nous reconnaissons en lui, l'homme que hantent le signe et le mot, comme se reconnaissent les exilés, les exclus,

les déracinés, qui avec lui peuvent dire :

Chaque fois que j'ai fraternisé avec une ville, elle m'a jeté ma valise à la figure
J'ai alors trouvé refuge sur les trottoirs des poèmes et du rêve.

Nous l'écoutons, parce que sa voix se confond avec celle de tout un peuple qui défend son *droit à un lendemain*, parce qu'il est *tout à la fois partie de l'Histoire et témoin de ce qu'elle [lui] a fait subir.*

En lui, nous retrouvons la béance de la blessure, la douleur de la perte.

Avec lui, nous célébrons la mémoire de ceux qui n'ont qu'une *mémoire venue des trains en partance, des quais vides d'êtres chers et de jasmin*.

Et l'espace d'un espoir, nous voulons dire avec lui que

Le poème est dans l'entre-deux
Et il peut, des seins d'une jeune fille, éclairer les nuits
D'une pomme, éclairer deux corps,
Et par le cri d'un gardénia
Restituer une patrie.

Parce qu'il est celui qui vient « d'un pays dépourvu de pays », celui dont le corps jamais n'a pu se délier de sa demeure de terre, celle qu'éclaire la lumière inaltérable du souvenir jouant

sur les visages et les matins bruissant de l'enfance dans l'odeur du café et du pain de la mère, nous scandons ses mots :

Où aller ?
Les ruisseaux demeurent dans mes veines
Et les épis croissent sous mes habits
Les maisons sont désertées dans les lignes de ma main
Les chaînes s'enroulent autour de mon sang
Je me suis incarné dans ma plaie et dans ton blé.

Parce que nous faisons partie de ceux qu'il voyait, quand il disait, dans un poème intitulé « J'ai vu le dernier adieu » :

Plus d'un lecteur se souviendra que je veillais chaque nuit dans sa maison,

nous savons qu'il ne nous a pas quittés.

Et parce que nous le savons, nous ne pouvons nous résigner à voir disparaître dans la poussière du temps cette silhouette qui *danse au firmament des mots*.

Maïssa Bey, août 2008

Toutes les citations en italiques sont extraites du recueil « La terre nous est étroite et autres poèmes » paru aux éditions Gallimard *nrf*, 2000.

Hommage à Germaine Tillion

Germaine Tillion est décédée le samedi 19 avril 2008. Elle aurait eu 101 ans le 30 mai. Cette ethnologue et résistante n'a jamais cessé d'étudier et d'analyser le monde qui l'entourait et de combattre l'enfermement, l'esclavage, la pauvreté, la torture, la peine de mort...

Tout au long de sa vie, elle a mené de multiples combats Des premières missions ethnographiques en Algérie dans les années trente, à l'étude de la condition des femmes dans le monde méditerranéen, sans oublier son rôle au sein des premiers réseaux de Résistance, sa déportation à Ravensbrück, ses travaux sur les systèmes concentrationnaires, ou encore son retour en Algérie pendant la guerre d'indépendance.

Le Musée de l'Homme de Paris a rendu hommage à Germaine Tillion, ses combats et l'apport de son travail à l'ethnologie française. par une exposition qui a eu lieu du 30 mai 2008 - 08 septembre 2008

Un regard à l'écoute

Roby Bois

Germaine Tillion : une sentinelle qui ne laisse rien passer ; elle veut voir, détricoter, reconstruire, comprendre ; inlassable tête chercheuse, têtue, tenace, dans la complexité des sociétés, dans l'entrelacs des choix personnels et politiques, elle sait écouter ; chez elle, ténacité et vigilance sont les autres noms de l'espérance : le dynamisme et non la paralysie, l'engagement et non l'indifférence. Une foi en l'homme qui interdit à ceux qui en vivent de plier l'échine...

Rencontrer cette grande dame, lucide sans morosité, militante sans naïveté, malgré tous les « malgré » qui l'ont meurtrie, changera mon regard sur les autres : commence, pour moi, un long travail spirituel autant qu'intellectuel et politique, une longue marche inachevée : du pays des redresseurs de torts, à celui des acteurs de réconciliation inventive... Concrètement,

aujourd'hui : comment entendre et mêler langages et accents métissés venus d'ici et de là, de la mer et du sable, en Algérie comme en Palestine ? Comment partager cette passion d'une terre commune, aimée de tous, femmes et hommes de Méditerranée ? Comment chérir à la fois le berbère, l'arabe et le français ?...

Décembre 1954. J'habite, avec ma famille, le village de Menaâ, au cœur de l'Aurès. Les opérations militaires ont commencé, l'indépendance algérienne est en marche, c'est le temps de la peur, « *L'Ouaqt el khouf* ». La nouvelle me parvient très vite par quelques gamins jouant et criant : *« La roumia est arrivée ! »*. Germaine Tillion, le retour. Pour Menaâ, une grande amie ; pour moi, une visite inoubliable : Germaine Tillion est de celles et de ceux qui m'ont fait naître.

Pour l'heure, je ne sais rien d'elle, ou si peu. À mon arrivée en pays chaouïa en 1948, j'ignorais, hélas, tout de ses travaux sur l'Aurès. Et c'est sans aucune formation en ethnographie que j'ai découvert ma vallée et ses habitants. Sans le savoir, j'ai suivi les pas de Germaine Tillion : j'apprends le chaouïa, je parcours les pistes, en découvreur solitaire de cette société d'avant les temps, à l'écart du monde. Pasteur protestant en mission, je multiplie les erreurs d'approche et les méprises... Certes, je cherche à comprendre les besoins et les désirs de ce peuple, mais j'y travaille en aveugle, en ethnographe sauvage et sans instruments.

Décembre 1954, en ces jours gris d'anxiétés, Germaine Tillion débarque, sans escorte, sans protection, sans prétention : elle retrouve, avec émotion, ce lieu où elle a vécu en 1934, la vue imprenable sur le village, l'odeur de beurre rance et d'huile d'olive forte, les fumées de genévrier. C'est une amie qui retrouve un pays ami : et tout de suite, son regard perçant, impatient de nouvelles et son écoute profonde.

Ce n'est pas qu'elle questionne, non, -son véritable secret, c'est le respect, dans l'Aurès comme à Ravensbrück : une attente, une entente, comme une communion qui germe, au travers des pires horreurs comme des grands enthousiasmes... À la fois une distance et une vraie rencontre avec l'autre quel qu'il soit, un humour et une réelle proximité.

Dans un de ses romans, Pierre-Henri Simon décrit avec bonheur l'émerveillement de telles rencontres, et ce qu'il en advient : pensant à ma rencontre avec Germaine, j'aime à citer ce passage du *Somnambule* :

« … Jamais, avec aucun de mes amis de jeunesse ou de maturité, je n'avais eu l'impression que me donnait cette femme, inconnue la veille, d'une présence indiscutable et d'une aptitude à communiquer de tout. Il doit bien arriver qu'un homme, vivant depuis longtemps dans un peuple étranger, dont il n'a jamais bien su la langue, gêné de ne pouvoir tout comprendre ni tout dire, voie débarquer un jour quelqu'un de son pays qui parle son idiome natal : alors les mots se précipitent, chargés

de leurs sens et de leurs nuances, une image dit plus qu'un long discours, une allusion découvre un repli de soi-même oublié ou inconnu : un dialogue inépuisable commence et l'on sent qu'il n'ennuiera jamais... Il y a ce fait, exceptionnel, et dont la découverte enchante, que deux personnes, chacune étant bien ce qu'elle est, se reconnaissent, et au sens le plus étroit du mot, s'entendent... »

Oui, rencontrer cette grande dame du siècle, c'est approcher un être de lumière, qui vous met tout de suite à l'aise ; on s'entend, ses questions sont - disons - pertinentes et impertinentes ; son regard ne vous lâche pas. Elle veut comprendre, elle veut savoir et témoigner : nos premières conversations, fraternelles et libres, sont dans l'urgence et dans l'estime. Germaine Tillion : une force, un souci de l'autre. Un parler vrai.

Une leçon d'ethnographie

Un matin de décembre 1954, à Menaâ. Froid sec, lumière toujours mystérieuse et habitée ; le vent allègre chasse de rares nuages du côté du Mahmel ; l'atelier de mon voisin Âli-Ou-Ramdan fume déjà et son enclume forge le silence. Nous partons, Germaine Tillion et moi, pour une brève visite à Tagoust, curieux village double, le blanc et le rouge, à quelques 1200 m. d'altitude. Nous en sommes, l'un et l'autre, amoureux... On y travaille l'alpha depuis des générations, hommes et femmes se répartissant les fabrications. Germaine veut

tout ré-apprendre, un carnet « moleskine » noir à la main, retrouvant son ancienne passion pour le détail de la vie quotidienne de ces paysans que nous aimons : pour moi, c'est une véritable leçon d'ethnographie qui commence.

Le travail des femmes, traditionnel, c'est le tissage de nattes rudimentaires à base d'alpha, très rustiques, peu ou pas décorées et c'est d'ici que viennent les plus réputées. Les Arabes du Sud les échangent, nattes et courges contre sel et dattes. Les hommes, eux, fabriquent les solides paniers doubles que portent mulets et ânes chaouïs pour transporter matériaux et denrées diverses. Tout un artisanat de sparterie traditionnelle, et c'est, au cours des saisons, étalée à sécher au soleil sur les rochers et les toits, ou macérant dans l'eau froide, une étonnante palette de couleurs délavées, dans une gamme sobre, du vert au bistre. Plus tard, les tisserandes y ajoutent décorations et motifs géométriques, du rouge au brun-noir : losanges, triangles, chevrons, lignes brisées, damiers, voire croix insolites. Il faut battre l'alpha sur la pierre appropriée, le sécher à demi, à l'ombre, pour, enfin, le tisser humide afin d'éviter qu'il ne casse. Le métier se tient debout dans la pièce principale, à côté de celui qui tisse les laines rouge-amarante...

Germaine Tillion prend des dimensions, note un détail, s'inquiète du prix de revient, de la matière première, du temps de fabrication… etc. Elle me demande de prendre des photos, elle questionne, elle écoute... C'est à la fois l'ethnographe en plein travail, et celle qui croit en l'homme et dessine un avenir pour la femme. Elle le dira bientôt :

« … Sortir de la clochardisation qui se développe, c'est pour la femme chaouïa, pouvoir gagner un peu d'argent. Elle-même, personnellement, par son travail et son habileté. »

Germaine partage mon plan pour vendre ces nattes et valoriser à la fois le travail des femmes et leur autonomie. *« Et si nous pouvions les vendre en France ? Et si une grande surface parisienne en faisait venir, régulièrement ? »* Elle n'oubliera pas et, quelques mois plus tard, questionnera à Paris, le Printemps, les Galeries Lafayette et le Bon Marché. Des propositions précises, des conditions de commercialisation et de suivi... Mais la guerre s'intensifiant bloque l'opération... Sur les terrasses des deux villages de Tagoust, les femmes apprennent à connaître les avions, les bombes, le feu, les bidons de napalm... Elles n'exporteront pas encore leurs nattes.

Demain est un autre don

Autre visite. Au sommet du village de Menaâ, nous allons rencontrer mon ami Abdelhafid Belhiss. Son discret atelier est, pour moi, un lieu de méditation préféré : je veux en faire profiter Germaine. C'est le maître menuisier de Menaâ, et j'aime son atelier aux senteurs de cèdre et de genévrier. J'aime son calme, son sourire et cette caresse quand il touche le bois, d'un effleurement qui dessine, d'une main tendre, l'objet qui naîtra demain de ce fût d'olivier ou de ce tronc de conifère.

Un sage. Un poète : j'aime aussi son constant désir de comprendre ; un musulman un brin mystique, en recherche spi-

rituelle sincère, il aime élargir son horizon et partager. Serviteur d'Allah el Hafid, *Celui qui protège*.

Ce matin, il nous salue et nous reçoit dans l'amitié. Un espoir l'habite : « *Que le ciel s'éclaire, si Dieu veut, au loin là-bas, du côté des violents qui de part et d'autre sèment la mort, tu vois, M'sieur Bois, ça n'est pas la France, ni l'Algérie ! Les deux sont contre nous !* » Mais surtout, un bonheur éclaire son visage : « *Il fallait que mon fils aille à l'école, et qu'il s'instruise ! Deux ans déjà que je n'avais pas eu de place pour lui à l'école, tu le sais bien. Cette année enfin... »*. Il nous raconte que l'instituteur lui a montré la salle de classe, la veille de la rentrée : « *Regardez, Monsieur Belhiss, il n'y a pas de table libre. Lundi c'est la rentrée : je ne* peux pas *le prendre »*.

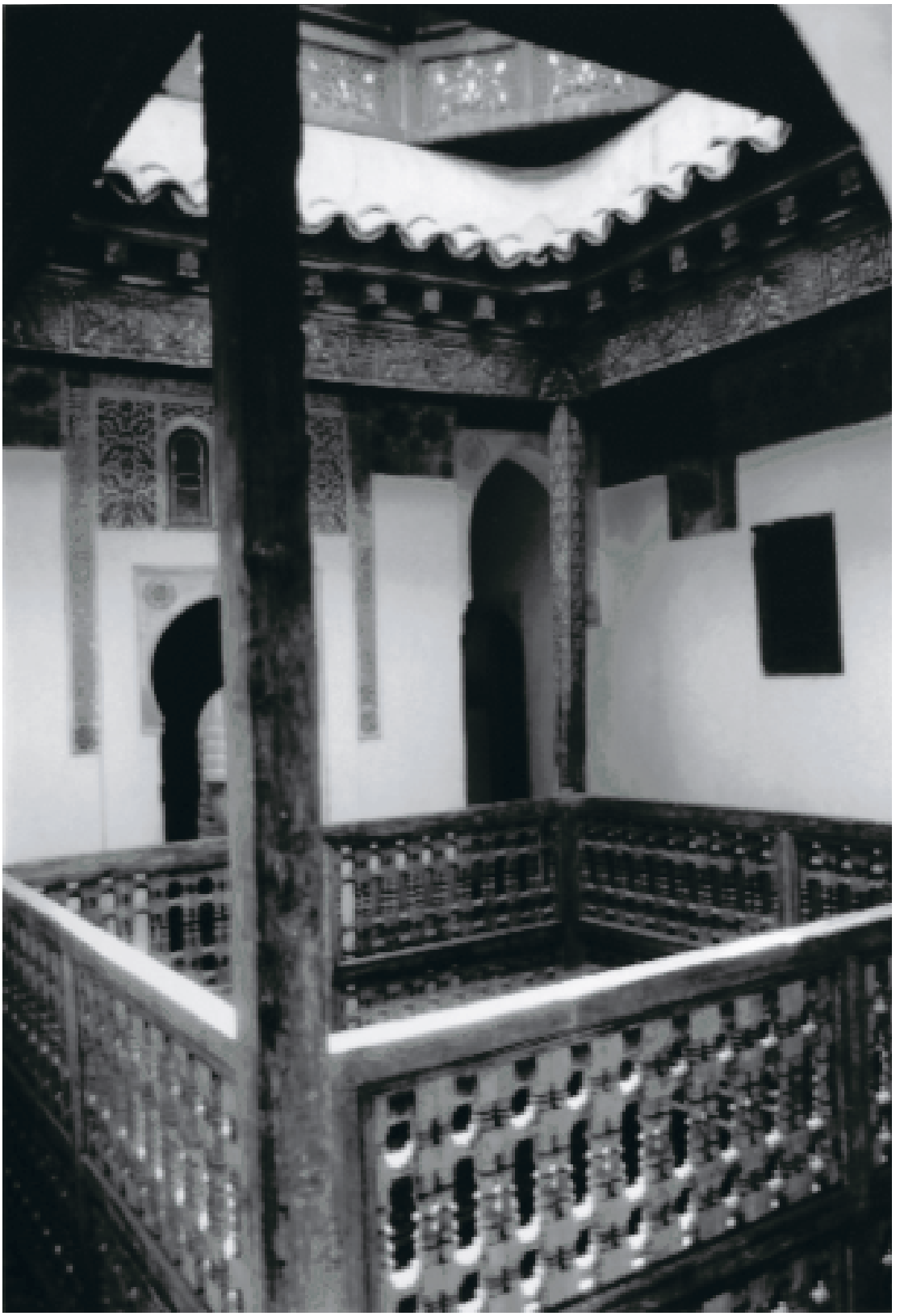
Mais de son d'œil d'expert, Abdelhafid a pris la mesure d'un petit emplacement, là-bas, au fond de la classe, contre le mur, sous la grande carte aux taches rose, de l'empire colonial français : la place *d'un* élève !... Et toute la nuit, il travaille, découpe, et rabote un magnifique petit bureau d'écolier en cèdre, qu'il apporte dès cinq heures du matin à l'instituteur ébahi : il y aura un élève de plus à l'école de Menaâ ! Il faut voir l'air malicieux d'Abdelhafid, l'accent tranquille pour nous conter l'aventure, pour lui si simple et si naturelle...

« J'ai bien vu que c'était possible, il y avait la place de mon fils ! Faut y croire, tu vois, il suffit d'aimer ; demain est toujours possible. »

Vous l'aurez compris, Abdelhafid est le frère de Germaine Tillion : même ténacité, même esprit inventif ; et cet humour,

cette ferveur pour tout ce qui touche l'humain. Une sorte de tendresse et d'estime. Oui, j'aime cette femme qui m'apprend le vrai respect de l'autre, ce regard d'amour qui bannit le mépris et tente d'effacer les racines du malheur.

Dernier clin d'œil de sa Bretagne d'adoption. « La dame de Plouhinec » sait tenir fermement *l'"écoute"* : pour les marins, ce mot désigne le cordage qui sert à déployer la voile, à l'étendre et l'orienter...



© Karima Berger. *Dedans I*, Maroc 2001

Carte blanche à Karima Berger

Les lieux du dieu des femmes

Le Ciel - pour moi - revêt des Signes divers
Parfois, je pense que Midi
N'est qu'un symbole de ce Lieu…
Emily Dickinson

Le monde autour de nous bruisse d'un intranquille amour pour Dieu. Sa mort est annoncée mais les idoles se multiplient, les unes : Raison, Egalité, Progrès, Laïcité concurrencent le dieu disparu, les autres, veulent contrecarrer l'inéluctable tragédie et s'appellent : Religion, Voile, Chari'a…

Dans nos religions monothéistes, c'est par l'écrit que Dieu s'est manifesté, par une Bible et un Coran, des textes comme des ouragans, des secousses immenses et profondes comme des gouffres.

Mais les femmes, elles, qu'ont-elles à en dire de cette effusion

insensée de sens ? Si notre défiance exprime notre volonté d'échapper à la gangue religieuse, ne nous sommes-nous pas éloignées d'une source vive, notre langue n'a-t-elle pas été coupée de son lieu imaginal ? Car l'écriture n'est-elle pas une réécriture infinie de ce grand Livre, un palimpseste des textes premiers ?

Désenchantées, chassées de ce lieu du religieux, chassées de la fonction liturgique ou interdites d'interprétation des textes ou manipulées pour légitimer les caciques de l'intégrisme… que signifie(nt) ce(s) lieu(x) pour nous ? Serions-nous les étrangères d'une affaire qui ne concerne que les hommes, aurions-nous déserté cette scène de nos premiers personnages, aurions-nous abandonné cette place ou au contraire, nous habite-t-elle de façon secrète au point même que nous ne saurions pas en parler, ses signes en nous n'étant que langage inarticulé ? Car que l'on soit croyant ou non, on ne peut se débarrasser si facilement de ce milieu fondateur que sont nos textes, ce socle sur lequel nos cultures ont été conçues.

Il ne s'agit pas ici du religieux, ce lieu théologicio-politique, ce lieu de la ritualisation et de l'orthodoxie canonique, ce Dieu-là est bien trop humain, non, je veux parler des lieux du sacré, cette grande métaphore du cosmos et de l'humain réunis, ce lieu - poétique - qui transcende l'espace et le temps, ce dieu que chacun porte en soi.

La question s'impose pour celles qui écrivent, « On écrit toujours de seconde main » nous dit Sylvie Germain en parlant de la Bible. Femmes d'écriture, quelles figures dominent

cet instinct de dieu en nous ou qu'est-ce qui pourrait y ressembler ? À quoi pourraient ressembler pour nous, ces lieux du dieu des femmes ?

Pour explorer ces lieux, peu fréquentés il faut bien l'avouer, j'ai avancé avec d'autres femmes, marchant en rang ou dispersées, chacune livrant passage à ce que j'appellerai le lieu possible d'un dieu. J'ai convoqué d'abord les textes de quelques unes de mes femmes préférées, celles qui ont fait mon éducation littéraire non pas au sens académique mais au sens du travail de l'écriture et de la vie, celles qui ont travaillé ma poésie et ma sensibilité du vivant et… du divin, celles qui depuis longtemps m'accompagnent : Emily Dickinson, Etty Hillesum, Clarice Lispector, Hélène Cixous. Et puis Colette, redécouverte récemment grâce à Julia Kristeva et enfin, Rabi'a El Adawiya.

Aucune, à l'exception de cette dernière, ne nomme un Dieu connu, dûment référencé dans l'histoire canonique des religions ; pourtant un souffle, un feu consume leurs écrits qui nous déportent hors de l'ordinaire de ce monde.

J'ai aussi convié, pour cette Carte blanche, des femmes écrivaines et poètes : Olympia Alberti, Marie-Ange Sebasti, Leïla Sebbar et Peggy Inès Sultan.

Ola Abdallah, Catherine Bendayan, Samta Benyahia, Kareen Didier et moi-même avons tenté d'éclairer de notre vision le mystère de ces lieux.

✯✯✯

© Karima Berger. *Dedans II*, Maroc 2001

9 Mars 2018

Chère Karima Berger,

Le sujet est si beau – et votre lettre bien belle – mais j'hésiterai de répondre à vos bontés : je n'ai jamais plus je deviens malheureusement une machine à écrire des textes, je crève de manque de temps et je me promets tous les jours d'aller me traire.

"Dieu" est partout dans mes textes, même dans les titres de mes livres. Il suffit de feuilleter. Peut-être pourriez-vous parcourir, pourriez vous savoir si j'étais morte ? –

– Pardonnez-moi, chère Karima, je cède à la fatigue, et pourtant "Dieu" –

– Je tiens cœur

Hélène Cixous

Hélène Cixous m'a été révélée par ce premier livre que j'ai lu d'elle, *Illa* [1], et cette phrase, soulignée, re-soulignée que je retrouve aujourd'hui, mâchée, goûtée, retrouvée avec la même intense joie créatrice : « Les femmes ont besoin de fruits de femmes pour trouver la force de mettre le monde au monde ».

Et le fruit de femme que m'a donné Hélène Cixous, donné pour toujours, c'est le fruit Clarice, le fruit *Agua Viva* [2], le grand livre vivant de Clarice Lispector que pendant deux années durant, j'ai étudié dans son séminaire du samedi matin, à Paris VIII, au Centre de recherches en études féminines, où *Je* se/me mettais au monde, « J'étais féconde en ignorances » ; l'écriture vint après.

Hélène dans *Illa*, elle-même sous le charme de Clarice Lispector :

« Je vis Clarice descendre à pas de panthère-lis de l'hémisphère boréal et entrer à pas de parfum d'Arabie par la fenêtre de ma chambre, et je la sentis faire ma connaissance. Elle était suave. De biais, je vis qu'elle était ma mère étrangère, venue d'un pays de l'extrême sud, Libye ou Ethiopie, ou Egypte suprême ».

J'ai tout de suite pensé à Hélène Cixous et pour ce qu'elle m'avait donné avec son enseignement et ses livres. Pour le travail autour de cette Carte blanche, elle m'a écrit cette belle lettre, me rappelant que les lieux du dieu de femmes, elle en avait parlé dans ses livres et que le dieu était même présent dans le titre de son premier livre *Prénom de Dieu* et de cet autre *Beethoven à jamais ou l'Existence de Dieu*.

1. *Illa*, Edition des Femmes, Paris, 1980
2. Clarice Lispector, *Agua Viva*, Edition des Femmes, Paris, 1980

© Karima Berger. *Aube*, Valais, Suisse, 2007

J'ai donc choisi pour figurer ce propos, ces pages très aimées de *Illa*

« Alors le livre de Moïse écrivit le nom de Moïse, le livre de Samuel écrivit le nom de Samuel, tous les psaumes de David chantèrent tous ses noms et ainsi de suite… Et les hommes écrivirent leurs livres et les livres écrivirent leurs noms jusqu'à eux…

Mais ceci est et une autre histoire, elle appartient aux Ecritures.

Mais quand une femme se tient dans le désert de l'écriture, attendant ce qui va suivre, elle a une faim qui ne dit pas son nom, mais elle avance une main, dans le noir de la langue et voici qu'une pomme lui est remise dans la maison par une main qui sait. Elle ne voit pas la main mais elle sent la main lui donner le fruit vivant et ses doigts touchent des doigts qui sourient et sourient dans le noir et le sourire passe en son frémissement dans tout son corps par les chemins du sang et arrive à ses lèvres. Et elle se tient dans l'écriture hors des Ecritures, sans les connaissances, et elle avance de cette façon incertaine dans l'ignoré, sans récit, sans tomber, car elle a une forme vivant dans la main qui la soutient… » (p. 199)

Et ceci encore, cette révélation des dernières pages :

« Il y a deux révélations : la révélation continuée et la révélation consignée. Il y a deux savoirs : le savoir connu, le savoir à trouver. Il y a deux connaissances : la connaissance des réponses, la connaissance des questions. Et il y a deux écritures : l'écriture par l'écrit, l'écriture par la voix. L'une écrit des livres, l'autre écrit le vivre…

Je m'allonge sur la terre de sable, je pose mon corps à

plat sur le ventre de sable pensant, je désépare mon existence verticale de ma vie horizontale, mon âme d'en haut descend lentement en s'enfonçant dans la chaleur, à la même lenteur tranquille traverse les mers jusqu'à l'atterrissage, et je rejoins. L'été rassemble. L'été est ET.

La forme de l'été est une coupe pleine d'eau sèche et brûlante. Mon âme extérieure revient à ma terre, en été. Mon âme rentre.

…L'été écoute fort. *Est* écoute…

…L'écoute est faite d'une tranquillité brûlante ; c'est celle d'Angela attentive : celle de la déesse dont les oreilles sont des divinités qui ne dorment jamais toutes ensemble et dont l'éveil est si tranquille qu'elles laissent retentir les différents sans-bruits des silences… J'écoute avec mon corps. Je pose l'oreille sur la poitrine d'aire de l'été. Je sens la fraîcheur du secret de l'été : le propre de l'extrême chaleur est de porter en son sein une extrême fraîcheur J'écoute…

Et maintenant déjà j'entends dans mes vertèbres le pas sans poids des questions que ma fraîcheur et mon ignorance natale attirent.

Oh venez, venez, je nais vers vous, je suis intéressante, je suis encore très préhistorique ! À l'appel de la fraîcheur, des troupeaux se pressent aux portes. J'écoute le pas d'étoile des questions… Elles se pressent dans un tiède désordre qui m'excite le cerveau et m'afemme la tête et m'affole. Oh venez et que j'aille à vous ! Je suis dans l'état d'une femme pleine qui a déjà et pas encore le monde. Elles arrivent à pas de femme. L'été s'écoule. Le lait de l'été. Ah ! j'ai envie, envie. Dire que tout à l'heure, je vais voir leurs visages, mes inconnues et je ne les reconnaîtrai pas, et je saurai, à leur sourire, si brillant, si illisible que ce sont elles…

Une telle ignorance, c'est déjà le printemps !!... Ah j'ai hâte, j'ai mal de hâte, j'ai joie de hâte de me mettre au travail ! J'ai la gaie ignorance… Et maintenant, je ne sais plus rien. Je sais seulement : ce sera une joie. Chants !

Maintenant je me repose. Je mange une noix qui a attendu ce jour. Je suis prête. » (p. 212)

© Kareen Didier. *Femme à la lune*, sculpture terre, Paris, 208

©Catherine Bendayan. *Medersa Bouanania,* Fès, Maroc, 2007

Les femmes et leur Dieu en moi

Dieu ne m'habite pas.
Dieu n'habite pas l'école de mon père.
Dieu n'habite pas la maison de ma mère.
Une enfance sans Dieu, mais avec un maître,
la Raison et la devise révolutionnaire de 1789.
Les mêmes valeurs mises en avant par ma mère,
le Dieu de sa mère chrétienne, par mon père,
le Dieu de sa mère musulmane :
justice et Tolérance.
Pour moi, contraintes étriquées, sacrées.
Sans Dieu, ni doute, ni rite.
Une croyance indéfectible dans ces valeurs.
La question que je me pose.
Pourquoi dans mes livres, les femmes d'une rive à l'autre invoquent le Dieu des femmes du peuple de mon père ? Pourquoi elles prient dans la langue du Coran ? Pourquoi j'impose obstinément à la scène littéraire française

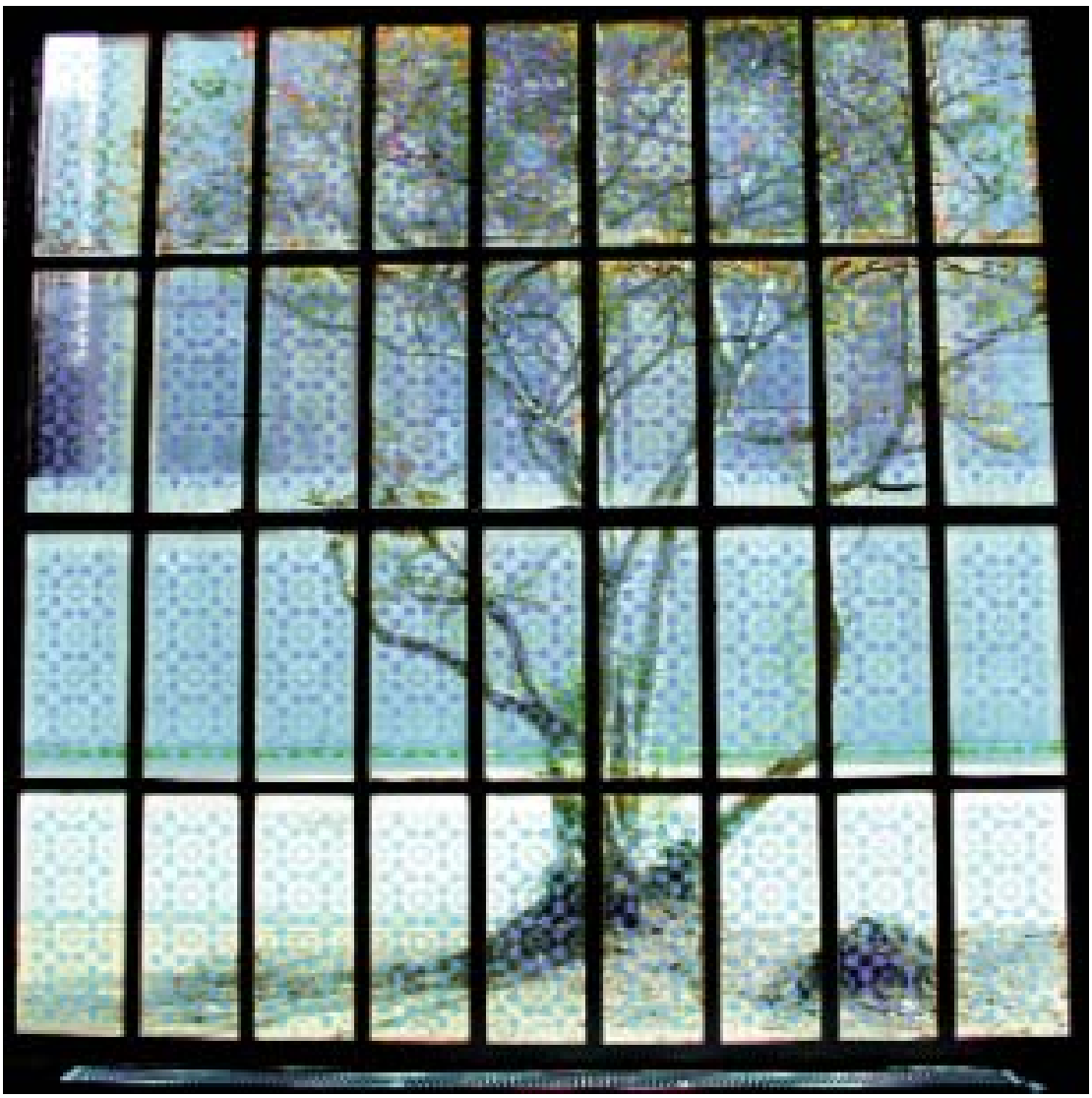
des femmes musulmanes illettrées que le Dieu
de l'Islam accompagne simplement du premier
jour au jour dernier ?

Ces femmes que je ne connais pas.
C'est comme si j'avais fait avec elles les gestes de la
conjurée dans le Dieu unique
Comme si j'avais vu et pleuré dans leurs cuisines
pleurnis de rouge et de vert
Comme si j'avais accompli les gestes de la maison
depuis l'aube jusqu'à la nuit, dans la même
cour, derrière les mêmes linges de pauvres, appelant
à l'aide le Très Haut, le Tout Puissant pour des
choses minuscules et terribles
Comme si je venais d'enfanter nouveau-né dans
les mêmes murmures sacrés, les mêmes litanies des
prières et des pleurs
Comme si j'entendais les mêmes voix bienfaisantes
malfaisantes, licites illicites
Comme si j'avais, figé, tissé par une aïeule, dans
un coffre que je ne possède pas, le linceul de mon mort.

Ces femmes de mon pays sont en-dedans de
moi, avec leur Dieu et des saints marabouts,
avec leurs prières ferventes.

D'où vient-il, le miracle de la transfiguration ?

Leïla Sebbar
Paris, mars 2008



© Samta Benyahia. *Détail d'une installation de l'exposition "Mahrem"*,
Santralistantbul, Turquie 2007

© Samta Benyiyia. *Détail de l'installation "Facing the Stars",*
Biennale de Shenzen, Chine, 2006

Là où le poète…

Marie-Ange Sebasti

Pour écrire un poème, il y a un chemin à parcourir, un tunnel à franchir ou un pont à passer, et peut-être même un océan ou des strates de cumulo-nimbus à traverser, un pays à trouver. Et ce pays-là, après les affres du voyage, se révèle rarement comme un lieu de repos, même s'il s'apparente au territoire d'un rêve éveillé. Sera-t-il une plage, une prairie, un jardin plein de rires d'enfants, ou plutôt un désert, une forêt obscure, un ciel chargé d'orages et d'éclairs ? Apportera-t-il un répit ou plutôt un essoufflement, une fatigue semblable à celle qui nous saisit quand nous essayons de parler aux morts ?

Pour entamer cette aventure, que la moindre distraction met en péril, pour la poursuivre courageusement, le souffle peut se révéler trop court. Et l'on s'arrête, dans le doute, à mi-parcours, hésitant entre le dépit et la supplication, regardant alentour s'il y a un horizon, un puits, un voyageur.

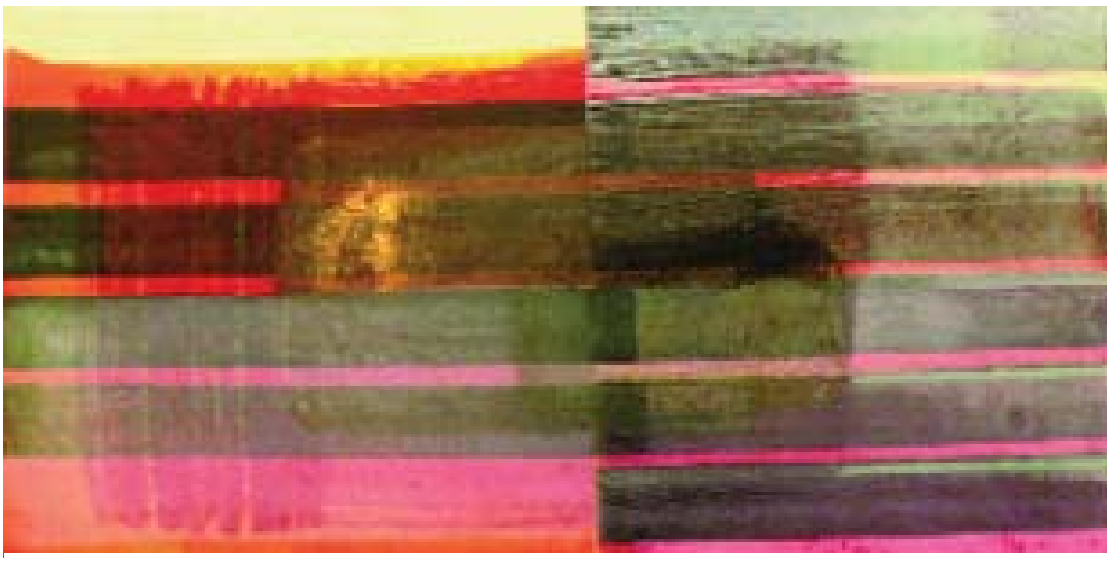
Mais que ce pays soit maquis ou verger, rivage ou sommet, ne vais-je pas réaliser, alors que je viens de le rejoindre à perdre haleine, qu'il était là, en moi, que je suis sans doute moi-même aussi ce pays-là en même temps que ses frontières,

pays habité ou à l'abandon, lieu à la fois familier et étrange à conquérir, à questionner, à exalter peut-être ? Et cette évidence déroute et comble à la fois.

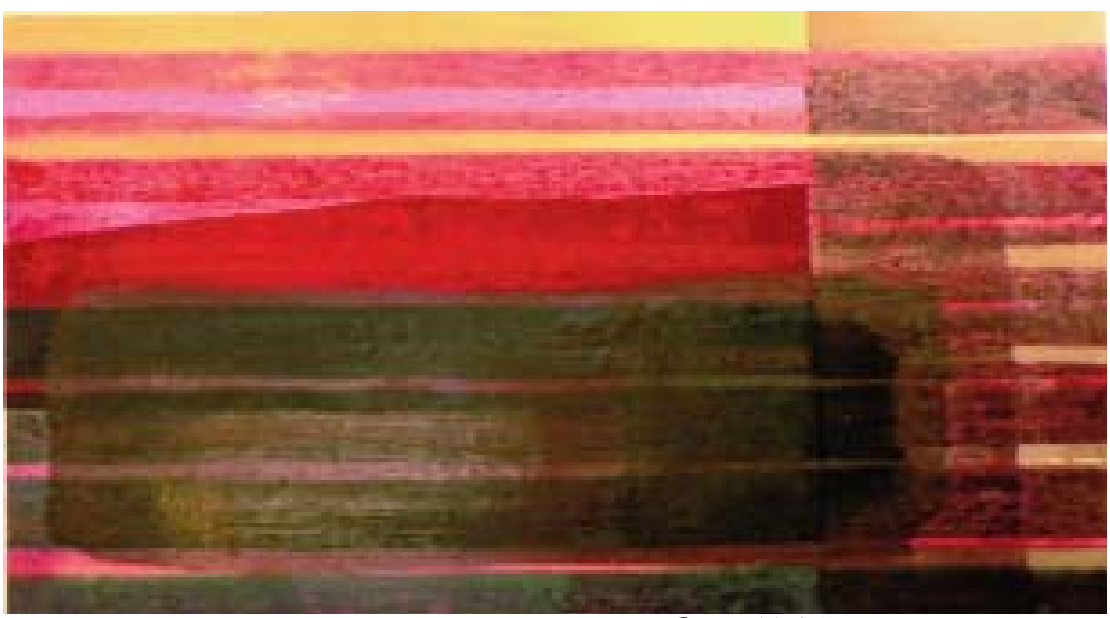
C'est un nouveau souffle qui se lève alors, celui que toute mère transmet dans la jubilation et le halètement depuis la nuit des temps à chaque naissance, elle qui rejoint alors dans une phase vitale aiguë, un nouveau lieu, et qu'un nouveau lieu habite. Qu'elle ait ou non donné le jour, la femme peut ressentir intimement dans l'acte d'écriture les douleurs et les beautés de l'enfantement, un accord même fugitif avec le cosmos et l'humanité, la possibilité, la réalité immédiate de ce dialogue naturel et déconcertant avec le divin dont témoignent les grands textes sacrés.

En ce lieu, qui ne se mesure pas, il n'y a ni géomètre, ni exégète, ni théologien. Si on le trouve souvent escarpé et ténébreux, il arrive parfois qu'une voix, un jour lumineux, nous rejoigne et nous interpelle tandis que nous rions, auprès des fontaines, avec les porteuses d'eau.

©Ola Abdallah. Pérou, Août 2006



©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007



©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007

©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007

Brésilienne, **Clarice Lispector** est née en 1920 à Tchechelnik, un petit village d'Ukraine, de parents juifs qui ont émigré au brésil. Elle est décédée le 9 décembre 1977. Elle écrit son premier roman à dix-sept ans, *Près du cœur sauvage* [1](1942). On retrouvera dans la plupart de ses livres la question de Dieu sans qu'y intervienne la moindre religiosité : « Je sais que Dieu est le monde. C'est ce qui existe... Ce n'est pas dangereux de s'approcher de ce qui existe. »

« J'écris, disait-elle dans son dernier roman *L'Heure de l'étoile* [2]**,** par une fatalité et parce que je n'ai rien à faire au monde ; je suis en trop et il n'y a pas de place pour moi sur cette terre des hommes ; j'écris parce que je suis désespérée et que je suis fatiguée et ne supporte plus la routine que je suis pour moi-même. S'il n'y avait pas cette nouveauté toujours neuve qu'est l'écriture, je me mourrais symboliquement chaque jour. »

La découverte du monde [3] : Extraits :

« Une orange sur la table. Béni soit l'arbre qui t'a mise au monde. »

1. Gallimard, 1942
2. Edition des Femmes, Paris, 1977
3. Edition des femmes, Paris, 1991

Annonciation :

« J'ai chez moi un tableau du peintre italien Savelli… Marie est assise devant la fenêtre et on comprend par le volume de son ventre qu'elle est enceinte. L'archange à côté d'elle debout la regarde. Et Marie, comme si elle avait du mal à accepter ce qui vient de lui être annoncé, son propre destin et celui de l'humanité par son entremise, presse une main sur sa gorge… L'ange qui est arrivé par la fenêtre est presque humain. C'est la plus belle et la plus poignante vérité du monde.

Chaque être reçoit l'annonciation : alors, enceint dans son âme, il porte une main à sa gorge, stupéfait et angoissé. Comme s'il y avait pour chacun, à un moment de la vie, l'annonciation d'une mission à accomplir.

Cette mission n'est pas facile : chaque homme est responsable du monde entier. »

« Elle buvait le café et pensait sans mots : mon Dieu, et dire qu'il fait nuit pleine et que je suis pleine de la nuit épaisse qui glisse avec un parfum d'amandes douces. Et penser que le monde est tout épais d'une telle odeur d'amandes, et que je vous aime Dieu, d'un amour fait d'obscurité et d'éclairs. Et penser que les enfants du monde grandissent et deviennent hommes et femmes, et que la nuit sera pleine et épaisse pour eux aussi, tandis que je serai morte, pleine également. Je Vous aime Dieu sans rien attendre sinon la douleur de Vous. La douleur est le mystère. Un de mes anciens élèves avait acheté un œillet pour le mettre à sa boutonnière et aller à une fête. Une fête, mon Dieu…, une fête qui finit par la mort et par une odeur d'œillet fané à la boutonnière. Je T'aime, Dieu, précisément parce que je ne sais pas si Tu existes. Je veux un signe de Ton existence. J'ai connu une femme simple qui ne se posait pas

©Karima Berger. Seuil II, Fès,Maroc, 2008

©Karima Berger. Torrent, Ponchette, Suisse, 2006

de question à poser à Dieu. Donc Dieu existait. Quand je mourrai, je veux des œillets épinglés à ma robe blanche. Mais pas de jasmin, que j'aime et qui suffoquerait ma mort. Une fois morte, je serai seulement en blanc. Et je rencontrerai celui que j'aime : la personne que je veux elle aussi sera vêtue de blanc.

Et parfois, elle s'assoupissait, la main posée la table, sur la tasse de café. »

« Je fais de la poésie non pas que je sois poète mais pour exercer mon âme. »

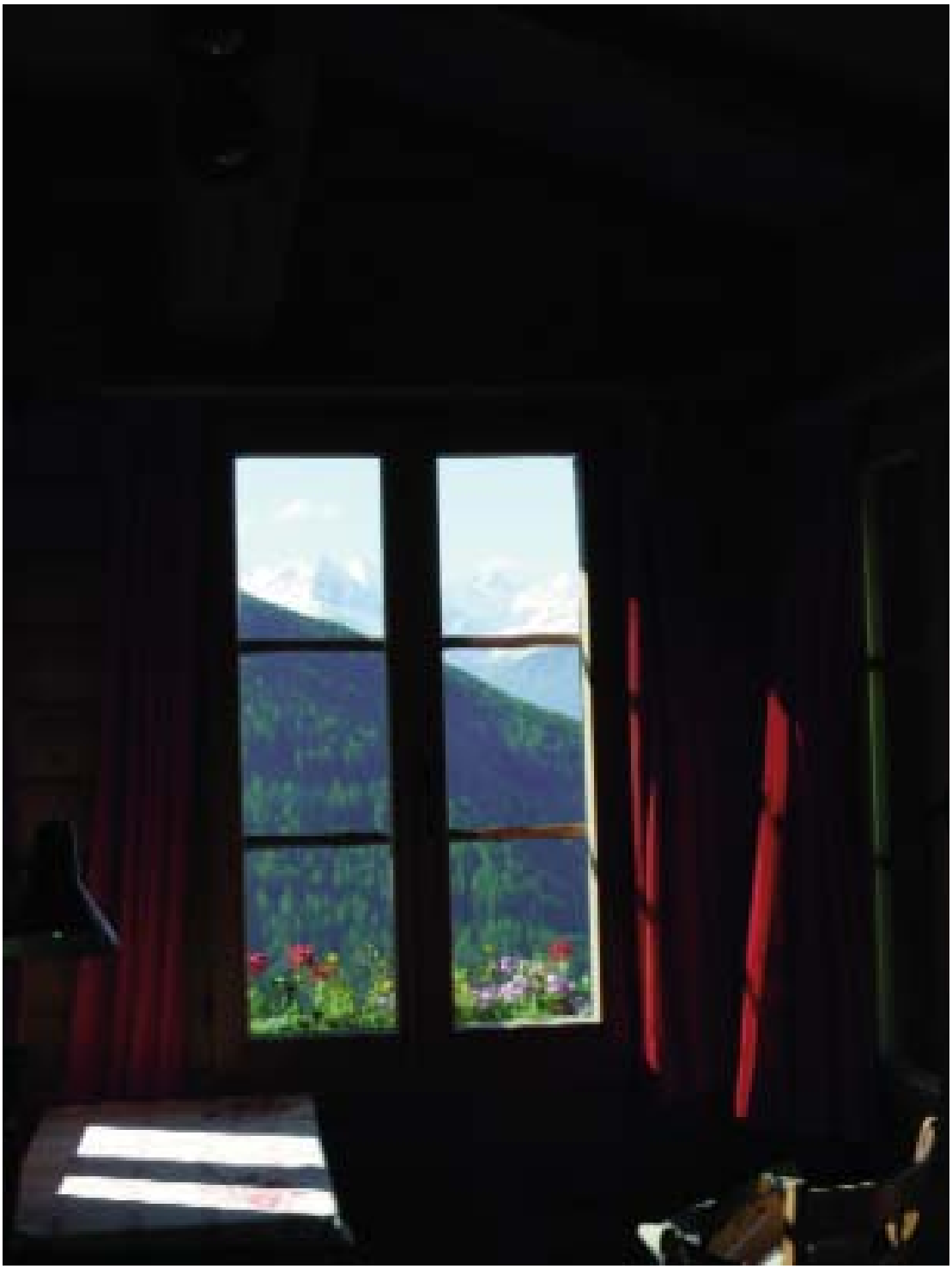
« Moi, je sais que c'est le printemps parce que je sens un parfum de pollen dans l'air, qui est peut-être mon propre pollen, je sens des frissons soudains quand un petit oiseau chante et je sens que sans le savoir, je reformule la vie. Parce que je suis vivante. Que le printemps torturant, limpide et mortel, le dise, lui qui me trouve chaque année aussi prête à le recevoir… j'accepte que ma tête soit exposée à la plus scintillante du printemps, j'accepte que j'existe, j'accepte que les autres existent et que sans eux je mourrais, j'accepte la possibilité que le grand Autre existe même si je ne lui ai pas adressé la moindre prière et qu'Il ne m'a pas été donné.

Je sens que vivre est inévitable. Au printemps je peux rester assise des heures à fumer, à être seulement. Etre parfois saigne. Mais il n'y a pas moyen de ne pas saigner car c'est dans mon sang que je sens le printemps. Cela fait mal. Le printemps me donne des choses, il me donne de quoi vivre. »

« Comment s'endormir ?

Durant des nuits d'insomnie, j'ai inventé une façon enfantine de m'endormir : je me parle tout bas et souvent ça marche. J'ai régressé, je suis une toute petite enfant. Je me couche et tout le monde dort avec moi. Rien de mal ne peut m'arriver. Tout est bon et suave. L'âme est éternelle. Jamais personne ne meurt. Dieu se répand dans mon corps : Sa douceur est goûtée comme un palais par tout le corps. C'est bon, c'est bon. Dieu m'illumine toute mais dans une pénombre afin que Sa lumière ne me réveille pas. Je suis une enfant, je n'ai pas de devoirs, seulement des droits. Le plaisir d'être vivante est celui de s'endormir... Mon âme s'abandonne enfin. Je n'ai plus rien à remettre. Rien ne me retient plus, je vais, je vais vers la béatitude. La béatitude me guide et me conduit par la main. La béatitude en vie. »

© Karima Berger.. Sqaure G. Cain, rue Pavée, Paris 2006



© Karima Berger. La chambre, Chandolin, Suisse, août 2007

©Catherine Bendayan. *Bibliothèque Karaouine*, Fès, Maroc, 2008

C'est **Julia Kristeva** qui m'a refait découvrir **Colette** dans l'ouvrage qu'elle lui a consacré [1], et où elle nous invite à la relire en la dégageant de l'image surannée et vieillotte que nous avons d'elle, à renouveler notre vision, redécouvrir sa modernité au-delà du portrait habituel de

« l'amoureuse qui va au bout de ses désirs fait figure de femme libre et scandalise les mœurs » (p. 327).

« J'aime l'écriture de cette femme, écrit Julia Kristeva, c'est un ravissement immédiat et "sans pourquoi", mais je tente le pari d'une explication. Colette a trouvé un langage pour nommer une étrange osmose entre ces "plaisirs qu'on dit à la légère physiques" et l'infini du monde – éclosions de fleurs, ondoiements de bêtes, apparitions sublimes, monstres contagieux. Vagabonde ou entravée, libre, cruelle ou amoureuse, elle nous transmet un "alphabet nouveau" qui écrit la chair du monde… Son alphabet écrit le monde, et le monde advient par l'alphabet : écriture et monde coexistent comme les deux aspects d'une même expérience." (p.13)

Son "innocence animale", selon sa belle expression, transforme le monde avec son écriture guidée, écrit Colette, par

1. *Le génie féminin, Tome III, Colette ou la chair du monde*, Fayard, Paris, 2002

sa "main de jardinier" : Elle écrit le pur et de l'impur, les bêtes, les sens en état de fièvre quasi permanente : "La fièvre, c'est le commencement de ce qu'on ne nomme pas", elle veille au jardin des sens de son corps :

" … Mon corps… est plus intelligent que mon cerveau. Il ressent plus finement, plus complètement que mon cerveau. Quand mon corps pense… tout le reste se tait. À ces moments-là, toute ma peau a une âme..."

C'est en mystique des sens que Colette nous fait partager l'essence même de son âme, qui ne relève pas de régime connu où elle est séparée du corps, mais qui l'affronte, précisément, au quotidien, comme le lieu même de sa réalisation.

"Croire en Dieu implique la croyance en une altérité absolue, aussi salvatrice qu'apocalyptique… Or l'écriture de Colette, écrit Julia. Kristeva, toute de transsubstantiation qui installe le senti dans les mots et les mots dans les sensations – ne laisse rien à l'extérieur… Passion infinie et hétérogène (sens/sensations), elle se consume au moment même où elle s'engendre, et vice et versa. Feu et éclosion, elle ne relance que son propre mouvement. Une dynamique sans fin, que la mort seule consume, car écrire ne cesse que pour de nouveau… écrire". Colette célèbre "par chaque métaphore une union amoureuse avec l'Etre. Son écriture devient alors un flux… non pas un courant de la conscience ni même de l'inconscient, mais un courant de l'écoulement de soi par lequel le Soi rejoint la chair du monde… l'écriture " (p.425)

Derrière la chair de quelques mots-clés de son univers, Colette nous livre l'Esprit (païen) de ses lieux :

Lieux

"Le large, mais non le désert. Découvrir qu'il n'y a pas de désert : c'est assez pour triompher de ce qui m'assiège"

Amour

"Souffrir d'absence, souffrir d'attente, souffrir d'amour, c'est tout un"

"Une immense opulence inquestionnable"

"Ce qui ne se vendra jamais"

"Pain de ma plume et de ma vie…"

Femme

"une brute entêtée de plaisir", "bête goulue"

"ô plaisir, bélier qui se fêle le front, et qui recommence !"

"Femelle j'étais, et femelle, je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir"

Volupté

"le corps, voluptueux… prêt à périr plutôt que de quitter le lieu de sa joie"

"La volupté m'apparut comme une merveille foudroyante et presque sombre…Le plaisir… me terrasse, m'abîme dans un mystérieux désespoir que je cherche et que je crains."

" Ce kyste qu'on porte en soi… Je vous jure que c'est à peine mental"

Animal

"Je crois qu'aucun être profondément civilisé ne charme les bêtes"

Bacchante

"Sa prise de contact avec les choses se faisait par tous les sens. Elle ne se contentait pas de les regarder, il fallait qu'elle les flairât, qu'elle les goûtât. Quand elle entrait dans un jardin inconnu, je lui disais " Tu vas encore le manger !" … Elle écrasait les pétales de fleurs, les flairait longuement, elle froissait les feuilles, les mâchait, léchait des baies vénéneuses, réfléchissant intensément à ce qu'elle avait senti, goûté… Enfin, elle quittait le jardin… le nez et le front tachés de pollen jaune, les cheveux en désordre, une bosse par-ci, une écorchure par-là La démarche titubante et le souffle court, elle était toute pareille à une bacchante après des libations." »

©Karima Berger. Lu'lua dans les arbres, Erquy, 2003

Jeune femme juive hollandaise, **Etty Hillesum**, dès l'âge de vingt ans, décide de consigner dans un journal [1] son « désir », pas moins. « Je souffre dit-elle, d'une occlusion de l'âme. »

« Dimanche matin :

Hier soir, juste avant de me coucher, je me suis retrouvée agenouillée au milieu de cette grande pièce… Comme cela, sans l'avoir voulu. Courbée vers le sol par une volonté plus forte que la mienne. Il y a quelque temps, je me disais: "Je m'exerce à m'agenouiller". J'avais encore trop honte de ce geste, aussi intime que ceux de l'amour, dont seuls savent parler les poètes.

Mardi 26 août : Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois, je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits et Dieu est enseveli. Alors, il faut le remettre au jour. »

Pour Etty, ce Dieu n'avait pas de nom, inscrit dans nulle théologie ou église, elle se disait juste « chercheuse de Dieu »; pour elle, Dieu est une expérience de sa présence en elle, dogmes et systèmes lui sont étrangers.

1. Etty Hillesum, *Une vie bouleversée, Journal 1941-1943*, Le Seuil, Paris, 1985

Elle s'adresse à lui comme à elle-même : « Il y a des gens, je suppose qui prient les yeux levés vers le ciel. Ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. Il en est d'autres qui penchent la tête et la cachent entre leurs mains, je pense que ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes. »

« Quand je prie, je ne prie jamais pour moi, toujours pour d'autres ou bien je poursuis un dialogue extravagant, infantile ou terriblement grave avec ce qu'il y a de plus profond en moi et que pour plus de commodité j'appelle Dieu. »

ou encore

« Ce moi-même, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je me recueille, je l'appelle Dieu. »

Mais elle est internée au camp de Westerbork et son projet d'écriture se transforme :

« Il n'y a pas de poète en moi, il n'y a qu'un morceau de Dieu qui pourrait se muer en création poétique. Il faut bien qu'il y ait un poète dans un camp, pour vivre en poète cette vie-là (oui, même cette vie-là) et pour la chanter. »

Dans ce camp de Westerbork, fermé, cadenassé, barbelé, clôturé, elle trouve de quoi s'échapper, hantée qu'elle est par la question des lieux :

« Les gens sont parfois pour moi des maisons aux portes ouvertes. J'entre, j'erre à travers les couloirs, des pièces / dans chaque maison, l'aménagement est un peu différent, pourtant elles sont toutes semblables et l'on devrait pouvoir faire de chacune d'elles un sanctuaire pour toi, mon Dieu. Et je te le promets, je te le promets, mon Dieu, je te chercherai un logement et un toit dans le plus grand nombre de maisons possible…

je me mets en route pour te chercher un toit. Il y a tant de maisons inhabitées où je t'introduirai comme invité d'honneur. »

« Il m'arrive de me demander ce que tu veux faire de moi, mon Dieu. Mais peut-être cela dépendra-t-il justement de ce que je veux faire de toi ? »

Dans le camp, Etty irradie de sa beauté, lumineuse, de sa joie, de son courage, elle qui dans son journal, écrivait : « Je n'ai pas encore trouvé les mots qui voudront bien m'héberger… je suis à la recherche d'un *abri* pour moi-même », elle écrit : « Je suis le cœur pensant de la baraque… Au camp, j'ai senti de tout mon être que le moindre atome de haine ajouté à ce monde le rend plus inhospitalier encore… Le ciel est plein d'oiseaux, les lupins violets s'étalent avec un calme princier, deux petites vieilles sont venues s'asseoir sur la caisse pour bavarder, le soleil m'inonde le visage et sous nos yeux s'accomplit un massacre, tout est si incompréhensible. »

Dans sa dernière lettre, datée du mardi 7 septembre 1943, elle écrit :

« Christine, j'ouvre la Bible par hasard et trouve ceci : "Le Seigneur est ma chambre haute". Je suis assise sur mon sac à dos au milieu d'un wagon de marchandises bondé. Papa, maman et Mischa sont quelques wagons plus loin… Nous avons quitté le camp en chantant, père et mère, très calmes et courageux. Nous allons voyager trois jours… »

Etty Hillesum est morte à Auschwitz le 30 novembre 1943, elle avait vingt-neuf ans.

✯ ✯ ✯

©Karima Berger. Le Cervin, Suisse, août 2007

Poétesse, **Rabi'a El Adawiya**, figure majeure de la mystique musulmane. Esclave affranchie, ancienne prostituée, courtisane, qu'importe, elle jouait de la flûte et ne vivait que pour son Dieu. Première mystique femme, elle est née en Irak (Bassorah) vers 713, elle a laissé de courts poèmes [1], chants d'amour, repris d'ailleurs par Oum Keltoum dans un enregistrement aujourd'hui introuvable.

Le poète Attar écrit d'elle : « Souveraine du lieu de sa réclusion, voilée du voile de la sincérité, brûlée du feu de l'amour et du désir…, abandonnée à l'union, regardée par les hommes comme une autre Marie, pure comme la pureté même, telle fut Rabi'a, que Dieu l'ait en sa miséricorde… Quand, au jour de la résurrection, nous serons appelés : O hommes !, le premier à s'avancer dans le rang des hommes sera Marie, que la paix soit avec elle. »

« Qui nous montrera notre Aimé ? » soupirait un jour Rabi'a. Et sa servante lui répondit : « Notre Aimé est avec nous. Mais le monde nous a coupés de Lui. »

« D'où es-tu venue? lui demanda-t-on.

De l'autre monde.

1. Rabi'a, *Chants de la Recluse*, Arfuyen, Paris, 1988

Et où vas-tu ?
Vers l'autre monde.
Et que fais-tu en ce monde ?
Je m'en moque
Et de quelle façon t'en moques-tu ?
Je mange son pain et j'accomplis les œuvres de l'autre monde. »

On raconte que Rabi'a fit un pèlerinage et dit en voyant la Kaaba : « Ceci est l'idole adorée sur la terre. Dieu n'y est jamais entré, jamais il ne l'a habitée. »

On raconte que lorsqu'elle faisait sa prière du soir, Rabi'a se tenait debout sur le toit de sa maison, serrait son voile et sa chemise et disait :

« Mon Dieu, les étoiles resplendissent, les yeux dorment, les rois ferment leurs portes, chaque amant se retire avec son aimée. Et me voici, je demeure entre Tes mains. »

©Catherine Bendayan. *Mosquée de l'Université de la Karaouine*, Fès, Maroc, 2007

©Karima Berger. Maillol au square Georges Caïn, rue Pavée, Paris, 2008

Etre vivante, c'est aimer

Olympia Alberti

On voudrait retrouver ce souffle des jours qui ont couru, ailleurs, et qui courent encore sous la peau pourtant – comment expliquer que la vie, c'est ce flot ininterrompu qui va, et qui se retient dans ce fleuve souterrain où nous sommes à jamais jeunes, beaux, triomphants et grandioses de l'amour de Dieu, donné et reçu, on voudrait retrouver cet élan jamais perdu, on voudrait se redire que jamais, non jamais, on ne le perdra, et soudain, c'est trop tard, on se voit dans le miroir – cette affreuse habitude de dire « la glace », comme si ce n'était pas assez réfrigérant, cette conscience-là –, on se voit, on se découvre avec une ridule fine, là, au coin du sourire ou du chagrin, avec des fils d'argent partout semés dans les cheveux, avec une estompe qui est moins douceur que lassitude.

Et puis, un soir, quelque chose vous vient au visage, tendre, plus doux que toute la douceur, c'est la certitude d'aimer cette expérience de vivre, qui recèle la joie d'aimer, quels que soient les coups et les chocs, d'aimer infiniment, d'aimer. Et pour cette seconde d'étoile dans la gorge, où la nuit se dénoue, où le souffle revient, le grand, celui qui balaie les feuilles mortes, et les fait danser dans la grâce d'un soir doué de rousseur et de sel sur les lèvres, celui qui ne cesse de courir sous la peau, pour

cette minute devenue une heure de grâce et de miel, merci à Dieu, merci à l'amour, merci.

Et parce que la parole d'un sage hindou affirme que « l'on devient ce que l'on éprouve », après avoir exprimé l'amour et en avoir été blessées, les femmes l'ont caché, enseveli, plié avec soin et souci, tout au fond de leur être, entre le cœur et l'âme, allez savoir, et là, bien à l'abri, au cœur du cœur, dans « l'âme de l'âme », selon l'expression de Rûmî, elles l'ont protégé, fait grandir, et un jour, à force d'en vivre, parce que les femmes ont un pacte avec la sainteté, à commencer par la sainteté laïque, celle qui envahit toute vie de femme, le don de soi, l'écoute, l'aide, la main secourable, la bonté dans son exercice quotidien, un jour, elles deviendront cela, cette substance divine, à force d'incarner le verbe aimer, de Joséphine Baker à Mère Teresa, c'est toujours du cœur qu'il s'agit, là où le divin de l'être rayonne.

©Ola Abdallah. *Corse*, 2007

Emily Dickinson, 1830 –1886, « ma » poétesse, américaine, dont l'âme en incandescence [1] brûle d'un feu central, une écriture fulgurante, ajustée au plus près de l'émotion, et de l'instant, premier, abrupt de l'existence. Que la poésie de cette femme, morte, il y a plus d'un siècle, me parvienne et vibre encore en moi, c'est pour moi comme un secret du monde, c'est cela peut-être l'éternité. Une sœur qui viendrait chuchoter à mon oreille cet amour du matin ou me parler de la mare de midi ou des collines « qui valent mieux que des êtres car ils savent, mais ne révèlent rien. »

Sa poésie, elle voulait l'écrire ainsi :

Se charger à l'extrême comme le Tonnerre –
Et puis – alors que toute chose
Se terre – éclater grandiose –
Voilà – qui serait Poésie.

1. Les poèmes ici présentés sont tous extraits de *Une âme en incandescence*, traduction de Claire Malroux, José Corti, Paris, 1998

Le "Ciel" – pour moi- revêt des Signes divers
Parfois, je pense que Midi
N'est qu'un symbole de ce Lieu –
Et quant à l'Aube de nouveau,

Un regard puissant parcourt le Monde
Et se fixe sur les Collines
Un Effroi Sacré, à l'imaginer ainsi –
Pénètre l'Ignorance –

Le Verger, quand le Soleil l'illumine
Le Triomphe des Oiseaux
Quand ensemble ils forgent la Victoire –
Certains carnavals de Nuages –

L'extase d'un Jour achevé –
Qui retourne à l'Occident –
Tout cela nous rappelle le lieu
Que l'Homme nomme "Paradis" –

Il sera plus beau – nous supposons –
Mais Nous, comment serons-nous
Parés, pour une Grâce supérieure –
Nos yeux ne le voient pas encore –
28/575

✯

Consciente suis-je en ma chambre
D'avoir un ami sans forme –
Il n'atteste pas par Attitude -

Ni ne confirme – par Parole –

Ni Place – n'ai-je besoin de Lui faire –
Plus séante Courtoisie
L'hospitalière intuition
De Sa Compagnie –

La Présence – est Sa plus extrême licence –
Ni Lui envers Moi
Ni Moi envers Lui – par Accent –
Ne trahissons la Probité –

Se Lasser de Lui, serait plus étrange
Que pour la Monotonie
Connaître une Parcelle – de la vaste
Société de l'Espace –

Rend-Il visite à d'Autres –
Demeure-t-il – ou Non- je ne sais –
Mais l'instinct L'estime
Immortalité –
37/679

✯

Immobile ma Vie – Fusil Chargé –
Dans un Coin – puis un Jour
Le Maître passa – Me reconnut –
Et M'emporta –

Et maintenant Nous hantons des Bois Royaux –
Et maintenant Nous chassons la Biche –
Et chaque fois que je parle en Son nom –
La Montagne répond aussitôt – ….
34/754

✯

Le Corps grandit à l'extérieur –
De la façon la plus commode –
Afin que si l'Esprit veut se cacher
Son Temple demeure toujours,

Entrouvert – sûr – engageant –
Jamais il n'a trahi
L'Ame qui avec grave probité
Lui demandait asile.
15/578

✯ ✯ ✯

©Ola Abdallah. *Corse*, 2007

©Ola Abdallah. *Fillettes, Pérou*, 2000

Le Dieu de Fifi

Peggy Inès Sultan

Pour Mona El Tobgi

Fifi est née au pays des Pharaons. Elle s'en est exilée depuis, mais elle nous a autorisées, nous ses sœurs, à évoquer les doutes et les tourments de sa relation à Dieu, cette Sommité des Hauteurs, ce sont ses mots, qu'elle eut tant de mal à accueillir, forcée qu'elle fut d'accorder au quotidien, penchée sur son éternel ouvrage, les voix dissonantes qui fusant de partout, prétendaient s'attacher Son Nom multiple, parler par Son Verbe insaisissable, rayonner par le solaire de Sa Vérité.

Autrement dit, une ribambelle d'Etres Suprêmes, nos trois monothéismes claironnant et jouant des coudes, enrichis de tous les crocodiles, ibis, faucons, chacals et on en passe, divinisés par notre Egypte natale échouant à la porter croyante à part entière et enfin tranquille. Pauvre Fifi ! Que celui qui prétend être Dieu l'admette dans son incommensurable giron, car nous en sommes témoins, elle a passé le plus clair de son temps à le chercher dans tous les recoins de sa singulière vie, sans vraiment le trouver.

Sacrée figure celui-là, répétait-elle à qui voulait l'entendre, un peu courbée malgré son jeune âge, les mains derrière le dos, arpentant, fiévreuse et affolée, pièces et couloirs de notre maison commune ouverte à tous les courants d'air, comme si elle chassait une pensée entêtante qui jamais ne la lâcherait, ou une sorte de créature extraordinaire lui filant à tous les coups entre les pattes.

À l'époque, nous qui étions mieux initiées, nous l'avions mise en garde : Fifi, écoute donc, Dieu, tu ne le trouveras pas comme ça, Dieu, que veux-tu, faudra bien t'y faire, tu ne peux pas l'attraper, compris ? C'est une entité invisible, une particule à peine, un haut murmure censé alléger et ennoblir le sang de tes veines, une écoute sans oreilles, une parole sans bouche, une vision sans spectacle, une immensité intérieure sans bijoux ni pinacle,

une idée si pure, une abstraction d'où chaque concept découle mais pas un ne l'égale, transcendance pyramidale, Il renomme le geste vil, l'acte de folie quand il s'annonce fatal, Il n'est pas figurable et emplit de ses dons réfractés chaque individu, Il est l'esprit des esprits, le créateur infini de toute finitude, la limite inimaginable qui est le bien vers lequel tout mal diminue,

l'agonie elle-même sous Sa lumière se réveille et chantonne, sang lustral rendu jouvence, la distance ne se mesure pas qui est céleste royaume où tout enfer se dilue, conscience immuable de l'univers, Il tranche là où les âmes se lapident et perdent leur tenue, pour ceux qui s'entredévorent, Il est des instincts le principe qui se dresse et relève, la grâce qui suture, le verbe vrai de leur nouvel essor, et Sa fulgurance, lorsqu'elle se manifeste, crois-le si tu veux, bouleverse et étonne, Il…

Stop stop stop ! Hurlait Fifi, en se roulant par terre, boule de nerfs et face congestionnée, pareille élévation lui écorchant aussitôt la santé, quelle interminable liste cette emphase qui me dépasse, c'est quoi mes sœurs ce papyrus, ce manuscrit, ce rouleau compresseur qui au lieu de me faire grandir m'écrase ? Où trouver, dites-moi, cette attention surnaturelle qui soi-disant vous donne des ailes et ni une ni deux, vous voilà dégustant aux pieds d'un Dieu rassasié une brochette de salamaleks au bord de l'immatérialité, quand par en-dessous on nous roule droit dessus, voyez autour, mensonges et calamités !

Nous la laissions s'épuiser, puis filer, Fifi, il n'y avait rien à faire.

Elle était butée, on disait d'elle qu'elle avait le diable au corps et avec ses sœurs, aucune analogie ! Nous, par miracle, nous avions pu nous surélever vers d'autres sphères, échapper au bourbier, dans une même famille, vous le savez, c'est un peu la loterie... Mais Fifi, la benjamine, était une fille de trop et personne n'en voulait, elle était plus esseulée qu'un chien errant, elle se proclamait à tout prix bâtarde, pure et dure, ses géniteurs, elle aurait voulu les rayer de ses nuits et des tribus mélangées où elle avait vu le jour, elle se défiait sans détour,

une lignée chaotique, un conglomérat extravagant de dialectes, de mœurs, de croyances, de rituels, de superstitions, de manies étranges, de pratiques outrancières, on voyait venir, prise dans un tel encombrement, Fifi n'allait pas mûrir en beauté !

Quoi, elle résistait l'autre ? On soumettait Fifi brutalement, injures et châtiments. La dernière des élues posait trop de questions sur Dieu ? On répondait par force soupirs, rots et grognements. Fifi nous faisait un clin d'œil coquin ou jouait des sourcils pour

nous provoquer et nous faire rire de ses grosses dents, histoire de se sentir solidaire ? Diagnostic : précoce lubricité, fornication en vue avec le démon ! En réalité miroir inversé de notre calvaire. Car lorsque Fifi dansait pour notre plus grand bonheur, ah ! Comme tout le monde applaudissait alors, puis comme ils en profitaient, pauvre Fifi, tripotée honteusement par toute la parentèle, et pire encore, qui peut le dire, une vraie basse-cour où chacun jouissait grossièrement de ses belles prestations… bref, vous le comprendrez,

notre Fifi avait perdu tout sens de la famille, toute velléité de filiation directe, toute foi stable et rehaussée en un Dieu absolu capable, de ses attributs pour elle imprononçables – SILENCE SILENCE ! Hurlait en elle l'impossible injonction – de la sauver, elle, et la nuée d'enfants nés filles de l'échec !

Elle s'était mise à son compte, pique-assiette convoquant – selon les degrés de son dénuement ou selon qu'elle imaginait son vœu exaucé – le copieux panthéon que notre terre affichait : prophètes, sauveurs, déesses, fétiches, icônes, cultes venus des quatre coins du monde, un réservoir inspiré notre cher pays et par tant de langues brassées, il n'avait rien d'un porte-voix aphone, quelle cacophonie, quel tourbillon, quelle truculente alchimie ces prières et prostrations auxquelles, ivre, elle s'adonnait en égrenant son chapelet d'idiomes,

ne sachant toujours pas à quel saint se vouer car à l'horizon, pas le moindre vecteur spirituel en mesure de la convaincre et de la reformuler, et malgré ses nombreuses immersions, son âme – un goût de péché mortel – remontait intacte sans l'ombre d'une conversion, impénitente idolâtre cette Fifi,

désespérée, mais d'un Dieu unique pour son avenir, fallait plus s'en réjouir.

C'est que Fifi avait un poids terrestre bien lourd à promener, la tirant vers le Très Bas en l'éloignant, forcément, du Très Haut, car c'est le Mal incarné pour finir qu'elle voyait sur son visage et non moins dispersé hélas, dans les cœurs et mystérieux présages : au quart de tour, un simple regard, au son de la voix, un geste futile, quelques mots déboulés aiguisés sur un fil, une oreille se verrouille et la machine s'emballe et dérouille, un enfer pour Fifi, lire si loin dans les ténèbres de chacun !

Et c'est parmi les ruines et les décombres que Fifi se mit à sonder sa part de vérité, à travers son âpre lutte avec la méphitique empreinte, en elle celle des autres, il lui arrivait de les confondre, elle pouvait se tromper, mais elle cherchait sans relâche à comprendre comment âme et chair cessaient d'être profanées et, par l'insipide étreinte proie offensée, pourquoi vouloir s'associer et faire affaire avec son triste bourreau quand la tentation est chimère, inséparable l'enceinte ?

Si peu rassurée par ses découvertes, ignorant si elle faisait fausse route, dans la boue de ses questions, ce déchirement qui était le sien, elle trouva à force – par la conciliation inespérée d'un ange, sourcier de son état et seule alliance qui resta durablement reliée à ses songes – vu la patience qu'il déploya pour la guider – un fil d'or, tiré, nous confiera-t-elle plus tard sous le sceau du secret, du brocart et du velours de leurs tendres entretiens, si ténu ce fil d'or qu'elle crut saisir de la délicate révélation, la lueur du divin,

et de son ouvrage ainsi remémoré, elle put regagner, sur la pointe des pieds, dansant du même pas léger que son noble volatile, l'harmonie ressuscitée d'une si longue attente : un souffle nommé sacré et rêvé blanc désir, page ouverte du dedans qui consent à se remplir, l'esprit à l'essentiel s'éveille et réinvente aérien, la place étroite et consumée du four et du Malin !

Nous nous sommes interrogées, nous ses sœurs qui l'aimons d'un fidèle amour : cet endroit du démon que Fifi a mis des lustres, disons-le, à examiner dans ses visions et différents replis, à traquer sous les feux d'un cœur serti d'une conscience à rebours, à extirper des bas morceaux d'un squelette meurtri, cet endroit du démon, était-ce le lieu de Dieu, de l'ange ou du divin, que cette femme libre née d'un livre a rejoint, toujours un peu folle et qui uniquement là-bas, au pays, se faisait appeler Fifi ?

Paris, Mai 2008

☆☆☆

©Ola Abdallah. *Corse*, 2007

Ola Abdallah, jeune artiste syrienne, vit et travaille à Paris depuis 2001. Vivant aux confluents de l'orient et de l'occident, elle investit sa peinture de ses expériences et influences multiculturelles, ses oeuvres sont une invitation aux voyages.

Olympia Alberti a publié une trentaine de livres (poèmes, romans, nouvelles, essais, récits). Quelques prix littéraires. A enseigné 15 ans la littérature comparée à la Faculté des Lettres de Nice, elle anime conférences et ateliers d'écriture. Son prochain livre (mai 2008), *La Prophétie de la rivière* (Ramsay), donne la parole à une ancienne esclave dans un roman-monologue, qui évoque une grande figure de la libération des femmes au XIX^{e} siècle en Amérique.

Catherine Bendayan, Photographe Reporter, est née à Casablanca où elle a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans. Humaniste et citoyenne du monde, spécialisée en géographie humaine, elle travaille depuis 25 ans auprès des sociétés traditionnelles en Afrique, Asie Océanie. Elle publie et expose dans différents lieux où il s'agit pour elle de transmettre les images, cette musique des regards, des couleurs, des gestes, des formes et détails qui fondent sa recherche du mouvement perpétuel. Depuis janvier 2008, elle est revenue vivre au Maroc à Fès, où depuis six ans elle couvre le Festival des Musiques Sacrées du Monde. Elle a participé à l'ouvrage collectif *L'Esprit de Fès*, Ed du Rocher, écrit *Images pour la transmission*, réalisé un diaporama DVD intitulé *Regards pour la Paix* et *Fès La Spirituelle, Portraits de Femmes du Monde*.

Samta Benyahia est née à Constantine, en Algérie. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, Paris 1979 et titulaire d'un DEA Arts Plastiques (Paris VIII 1989), elle a été Professeur à l'Ecole Supérieure des Beaux Arts d'Alger jusqu'en 1988. Elle expose en France et à l'étranger, ses dernières expositions ont eu lieu à Paris, en 2008, à la Galerie Martine et Thibault

de la Châtre *A la lumière des matins*…(Albert Camus), à UCLA, Fowler Museum of Cultural History, Los Angeles en 2007, en 2006, à l'Espace EDF Electra à Paris, *Constantine de mon enfance*, à Londres In IVA, *Made in Africa*.

Karima Berger est née en Algérie, elle travaille et vit à Paris. Elle a écrit *L'enfant des deux mondes* (1998) et *La chair et le rôdeur* (2002) aux éditions de l'Aube. Son troisième roman *Filiations dangereuses*, publié aux Editions Chèvre-feuille Etoilée en 2007 a reçu le Prix Alain-Fournier. Elle écrit aussi des nouvelles dans des revues et ouvrages collectifs.

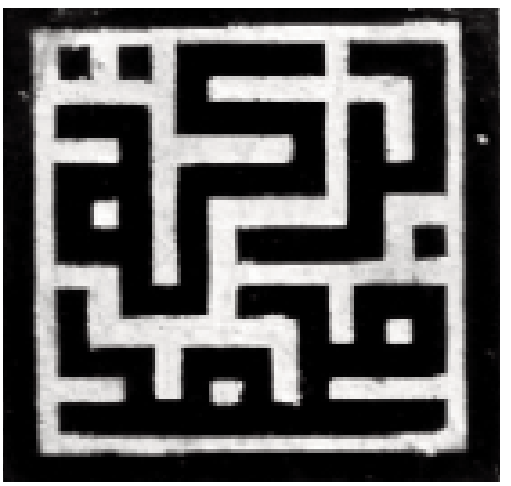
Kareen Didier est née en 1968, dans la région parisienne. Entre vie familiale et travail dans les ressources humaines, elle a trouvé son lieu d'expression : l'atelier et ses mots, la terre.

Marie-Ange Sebasti, née à Lyon, où elle vit, est l'auteur de plusieurs recueils de textes poétiques, dont *Contours apparents*, Laudes, 1989, *Presque une île*, La Marge Édition, 1997 (préface de Charles Juliet), *Marges arides*, Jacques André Éditeur, 2006, *La porte des lagunes* (illustration de Colette Milly), Éditions Sang d'encre, 2006.
En collaboration avec la photographe Monique Pietri elle a publié en 2001 *Corse* dans le chalut des jours, Éditions de l'Envol et, en 2007, *Villes éphémères*, Jacques André Éditeur (préface de Jean-Pierre Lemaire). Elle a également réalisé, avec Joël Vernet, un livre collectif rassemblant des textes inspirés par le site archéologique d'Ougarit (Syrie) : *Ougarit*, la terre, le ciel, La part des anges, 2004.

Leïla Sebbar, est née à Aflou en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française. Elle est romancière et nouvelliste, elle vit à Paris. Ses titres récents : *Je ne parle pas de la langue de mon père*, Julliard 2003, aux Editions Bleu Autour, *Journal de mes Algéries en France*, 2005, *Les femmes au bain*, 2006, *Femmes d'Afrique du Nord*, 2006 en collaboration avec C. Taraud et J-M. Belorgey, *Métro, instantanés*,

Editions du Rocher, 2007, *L'arabe comme un chant secret,* roman, Editions Bleu Autour, 2007, *Mon Père*, Direction de l'ouvrage collectif, Editions Chèvre-feuille Etoilée, 2007 et en octobre 2008, elle publiera toujours aux Editions Chèvre-Feuille Etoilée, *Ma mère*, ouvrage collectif sous sa direction. A l'automne 2008 également, paraîtront *Voyages en Algérie autour de ma chambre* aux éditions Bleu Autour et *Mon cher Fils*, roman, aux Editions Elyzad, Tunis.

Peggy Inès Sultan est née à Héliopolis, en Egypte. Elle vit et travaille à Paris depuis 1957. Cofondatrice de la revue féministe *Elles Voient Rouge*, elle a publié deux recueils de poèmes : *Précaire le Pays* aux éditions Echo Optique et *La page Suivante* à La Bartavelle éditeur. Elle contribue à diverses revues littéraires : textes et traductions en langue anglaise.



©Karima Berger, Céramique,
Fès, Maroc, juin 2008

Une photographe à Étoiles d'encre

Mita Vostok

©Mita Vostok. F*ondouk*,Djerba Tunisie, 2007.

©Mita Vostok. 3.*Le couffin,*

Mita Vostok
Auteur Photographe

Etoiles d'encre : *Mita, tu as plusieurs fois publié des textes dans la revue. Tu nous as aussi envoyé des photos qui ont retenu toute notre attention et nous ont donné envie de les faire découvrir aux lectrices et aux lecteurs d'Etoiles d'encre. C'est donc sur l'image, tout particulièrement, que je m'entretiendrai avec toi, aujourd'hui. Peux-tu nous dire comment l'image s'est imposée dans ton parcours ?*

Mita Vostok : Tout au long de mes études littéraires, mais après, aussi, l'image a été une sorte de mise en perspective des mots. « L'amour courtois », par exemple, m'a fait très tôt rechercher la fréquentation des enluminures.

Actuellement, lors d'un voyage en Tunisie, par exemple, la découverte d'un caravansérail s'est immédiatement transformée en une image offerte à mon imagination. Ce « Fondouk » s'est mis à se décliner devant moi, comme une série de clichés.

Entre ces deux phases de ma vie, je dirais que mon œil est devenu photographique.

✯ *Mais alors, ces deux mondes, Images et Lettres, à quel moment se rencontrent-ils ?*

Leur rencontre s'opère en dehors de moi. Aucune volonté de ma part ne provoque leur superposition, leur juxtaposition.

Je photographie ou bien j'écris. Puis, à un certain

moment, je me surprends à jeter des passerelles entre ma production photographique et mon écriture.

Prenons les photographies du Fondouk. Nous dirons pour faire vite, que ce fut un intérêt de touriste, c'est-à-dire de pur exotisme. Un hôtel dans l'Orient lointain.

De retour, chez moi, à Versailles, je me suis aperçue que dans mon manuscrit, *Petite histoire de Zuina*, Mémoires, Récits, au chapitre *« Les noms de lieux »,* ne figurait pas *« Le Fondouk »*, un de mes villages familiers, à une trentaine de kilomètres d'Alger. Et, de façon tout à fait étonnante, ma mémoire s'est mise à se montrer docile, aimable. En l'espace de quelques secondes, à la manière d'un « flash back » cinématographique, j'ai tout revu.

Quelques instants. Fulgurants. Précis et puis… plus rien.

✯ *Images et Lettres, certes, mais, lors d'une exposition photographique que proposes-tu au public ?*

L'utilisation traditionnelle de cartels , pour moi, est providentielle. Là, sur une surface à définir, en fonction du lieu d'exposition, je dis.

Mes informations évitent, bien sûr, d'être redondantes par rapport à des images où le descriptif est suggéré, voire évident.

Par exemple, j'ai une série intitulée « Le couffin », dans ce cas, une simple numérotation suffit. L'image de la femme djerbienne qui porte pour ornement cet objet domestique, l'image parle d'elle-même. Mon engagement fraternel se dégage à un simple regard. Dans ce cas, la sobriété langagière confie le message aux seules images.

©Mita Vostok. 4.*Le couffin*

©Mita Vostok. *Ecailles fossiles*. Balcons, Savoie, Avoriaz, 2005

✯ *Et les images du Fondouk ?*

Là, c'est de mon engagement de Mémoire qu'il s'agit.

✯ *Tes images argentiques, toutes en noir et blanc, sont souvent très contrastées. Quelle photographe serais-tu ?*

Voilà une question difficile ! Rire

Pour exister socialement, ne faut-il pas commencer par « être nommé ». Or, tu me demandes de « me nommer moi-même ». Je vais, donc, oser une réponse.

Je photographie de préférence, quelle que soit la latitude où je me trouve, entre 11h et 14h. Dans ces instants, je m'empare farouchement du soleil. Je le sollicite avec insistance ou bien je l'attends dans l'un de ses caprices.

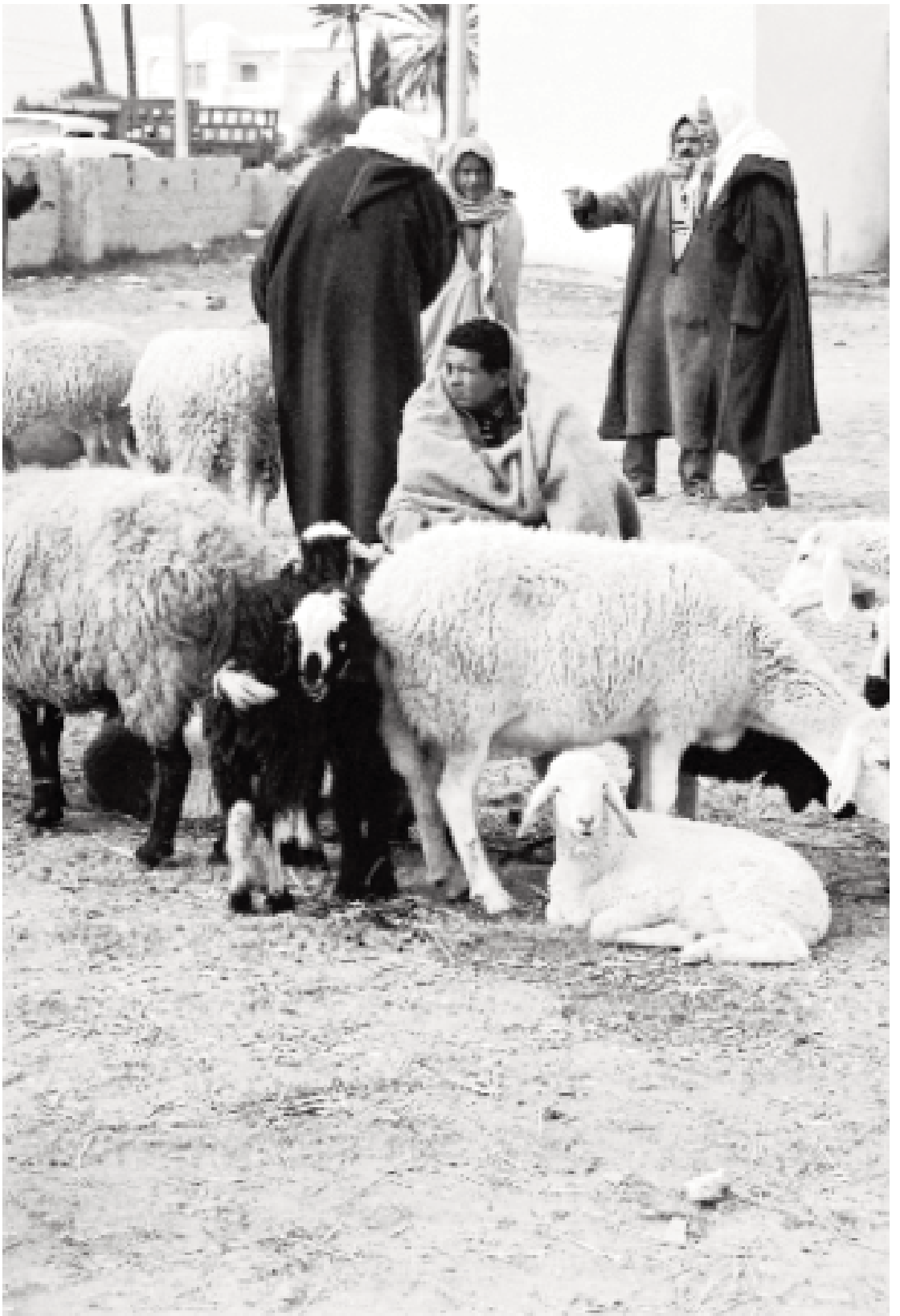
Photographe méridienne, je saisis le monde entre Soleil et Ombre. Ce fut totalement le cas pour Djerba, en Tunisie et Avoriaz, en Savoie, altitude 1800.

✯ *Mais alors, « Le marché aux bestiaux », dois-je en conclure qu'il s'agit d'une erreur technique du photographe ?*

Non pas du tout ! Cette série a sa petite histoire pour un cartel ! Rire

À Djerba, vers 8h, en février, le soleil n'est pas obligatoirement au rendez-vous. Seule femme, blonde de surcroît, en ce lieu de vie exclusivement masculin, avec un époux européen pour accompagnateur, il fallait faire vite.

Un appareil photographique est toujours générateur de gêne voir de crainte. Mon souci de discrétion était des plus authentique, mais je sentais bien que tous mes efforts étaient vains.



©Mita Vostok. *Le marché aux bestiaux,* Djerba, Tunisie

J'étais l'étrangère curieuse et pourtant…

Les images de cet espace me plongeaient au milieu d'un monde d'hommes à la vie rude. Et l'occasion, je savais, que c'étaient toutes leurs habiles palabres qu'ils venaient déployer. Il fallait vendre pour vivre, pour nourrir la famille. Le retour de ces hommes serait attendu par les femmes, les enfants, les vieillards. La bonne ou la mauvaise humeur du chef de famille se répercuterait sur tous.

Et, en photographe intruse, je m'appliquais à saisir un personnage, un visage, un détail vestimentaire, le tout émergeant de bêlements apeurés, dans une atmosphère aux sourdes tractations. Derrière mon allure faussement discrète se cachait une familiarité secrète.

En effet, ce marché était celui que j'avais connu, toute mon enfance, le vendredi, à Maison-Carrée, en Algérie, « Là-bas ».

Fascination ressurgie d'une vie heureusement partagée.

J'appuyais sur le déclic, sans restriction.

J'eus la certitude de la négation de l'oubli.

✯ *Tu me parles de tes souvenirs d'enfance en Algérie mais dis-mois quel est l'origine de ton nom ?*

Mita est une fantaisie maternelle à laquelle mon père n'eut qu'à céder. Mais en ce temps là, aurait-on voulu m'appeler Napoléone, aucun fonctionnaire français chargé de l'enregistrement des naissances n'y eût fait objection. C'était à Alger, dans les années quarante. J'en parle d'ailleurs dans mon texte "Les noms des lieux"

Vostok appartient à mon propre parcours et j'en revendique la totalité du choix. À l'âge de 15 ans, je fus reçue au

Conservatoire d'Alger, en Art dramatique, dans la classe de mademoiselle Marodon. Or, très rapidement, mes nouveaux amis me firent comprendre qu'un pseudonyme exotique serait souhaitable pour une image plus affirmée de jeune comédienne. Indument influencée par les cours de géographie, le port de Vladivostok et ses rigueurs hivernales me parut tout désigné pour répondre à l'exigence de la situation. Vladivostok en russe signifie « la perle de l'Orient », et bien modestement, je m'en octroyai la seconde syllabe.

J'espère avoir répondu à ton attente.

✯ *Merci Mita, tu t'inscris totalement dans le parcours d'Etoiles d'Encre et pour clore cet entretien, j'aimerais que tu fasses pour nous l'exercice de correspondance texte/photo avec cette photo du marché de la poésie que tu avais envoyé aux éditions pour nous souhaiter une belle année 2008…*

Le marché de la Poésie ?

La Poésie égare la raison. Indifféremment lovée dans la laideur ou la beauté, indifféremment soufflée dans l'éclat de la pierre délaissée ou louangée, la Poésie se cache.

La Poésie souffre de solitude. La Poésie lance ses appels. Mais la Poésie ne se vole pas. Elle s'offre à qui s'octroie le temps de l'entendre.

Ici, sur la Place Saint-Sulpice, à Paris, à l'annonce de l'été et pendant trois jours, modestement, de stand en stand, la Poésie fait savoir sa présence autour de nous, loin de nous, en nous. La Poésie est libre.

©Mita Vostok. *Le marché de la Poésie*, St-Sulpice, 2007.

Le marché c'est, le couffin, le caddie et le débordement de nos nourritures terrestres. Le marché c'est, les cris croisés des marchands, les odeurs mêlées et le déploiement saisonnier des couleurs.

Le marché de la Poésie c'est, l'exposition déclinée de vingt six lettres qui ont accepté de se laisser lier en mots pour nous conduire à la frontière de quelques mystères du monde.

Présentation

Mita Vostok, née à Alger, a fait ses études de Lettres à Paris et vit à Versailles. Actuellement, elle allie écriture et clichés argentiques en Noir & Blanc

Adhérente à Versailles Images, association très soucieuse de confronter l'analyse d'images à l'histoire de la photographie.

A rejoint un groupe de quatre photographes « Les Bis'Art », où sa sensibilité trouve un double espace d'expression : Lettres Images.

Année 2008

Expositions personnelles :

Lumière graphisme Altitude, Galerie 14 bis, 14 Avenue Bosquet, Paris, mars - avril 2008

Images Lettres, Marché de la Poésie juin 2008, Saint-Sulpice, Librairie La Gradiva

Ciels en Yvelines, « Le parcours de l'Art, Les Ateliers d'artistes », octobre 2008, Versailles

Expositions collectives :

Réflexion, Abstraction, Le carré à la farine, « Versailles Images », janvier 2008

Lieu, espace, lumière, Galerie 379, Nancy, mai-juin 2008

Les noms de lieux[1]

Mita Vostok

Mon esprit détendu m'entraîne... Vœu à peine avouable... Où suis-je ? Où étais-je ? Confortablement calée sur une chaise respectueuse de mon dos, une tasse de thé au goût russe à portée de main, me voilà douloureuse de savoir que je ne foulerai plus jamais mon sol natal. Mais le pourrais-je encore un jour ? En quel point précis ? Cette Algérie si mal connue et pourtant tout entière au plus intime de mes chairs... Abordons cette terre, toute larme interdite, comme mon aujourd'hui me le permet.

Dès ma petite enfance, la géographie physique de l'Algérie s'inscrivit dans une aura floue aux sonorités approximatives et, le plus souvent, prises en total défaut de localisation. Si la nominalisation connaît des règles rassurantes, et si la sémantique ravit l'esprit curieux, l'harmonie des sons, même maladroitement maîtrisée par un enfant, peut sécréter des étrangetés charmeuses. Le nom familier d'une ville, d'un village, d'un pauvre oued, d'une gorge célèbre ou bien encore d'un lieu du grand Sud, s'agrégèrent, chez moi, dans un désordre vaporeux pour constituer mon premier savoir dans ce domaine.

1. Ce texte est extrait de Mémoires, Récits (2007)

Plongée dans une société de simple condition pour laquelle le souci pédagogique était le privilège suprême reconnu aux seuls enseignants, il ne me fut jamais donné d'accéder à une quelconque approche culturelle de ce vaste pays. Les travaux d'Elisée Reclus n'avaient pu toucher mon cercle intime et le *Petit Larousse illustré*, aux cartes succinctes et proches de la gravure, était peu accessible à un œil d'enfant non accompagné dans ses découvertes. Une seule incursion officielle au parcours curieux fut tentée dans ce domaine. Une institutrice de l'école laïque et d'origine métropolitaine eut, d'aventure, l'audace de consacrer trois leçons à la présentation du Maghreb et donc, nous raconta notre Algérie, en deux fois vingt minutes. Cela eut lieu l'année du cours moyen deuxième année. Notre classe fut qualifiée de progressiste. Qualificatif catégorique énigmatique pour des oreilles d'enfant. Au lendemain du remous déclenché par cette initiative malheureuse, en guise d'explication, nos jeunes années durent se contenter de propos confus, entendus, ici et là, dans le cercle des adultes. À l'occasion de ce dérapage pédagogique, l'institutrice, par la lecture des lieux de notre sol, grava dans l'esprit de ses jeunes élèves des énumérations de noms, qui par la magie d'une diction française toute académique, se transformèrent en une musique sérielle hors du temps.

Tout au long de ces vingt et une années, l'énonciation d'un point de ce vaste pays était signe d'envol. Le défaut de référent contribuait à l'envoûtement qu'avait exercé sur moi, la lecture d'une page de " Aïcha et le petit mouton ", récit populaire qui plus d'une fois fit battre mon cœur. Aujourd'hui, encore, si l'un de ces noms de lieux effleure un seul de mes lobes d'oreille, une douceur toute particulière se met à circuler en moi et, tout contact immédiat m'abandonne pour le vague d'un autrefois, *" Là-bas "*. Mais, comment donc ce vaste pays me

parvenait-il vraiment ? Avec le temps, quelques situations phares de ces jeunes années s'imposent.

Lors d'une conversation, dans le cercle d'habituées des femmes, face à une nouvelle arrivante, un tour de présentation semblait avoir les grâces de l'usage local : *" mais oui, c'est la cousine de Cherchell "*. Dans ce cas précis, la dernière syllabe de la lointaine contrée me prenait sous sa capiteuse envergure et ma vie devenait plus grande. C'était là, pour moi, une façon de participer à la vie des grandes personnes et de m'y plonger jusqu'à l'étourdissement. Mais, il y avait un dicton que j'appréciais tout particulièrement pour sa justesse de ton : *" tu sais bien, elle est de Baba Hassen, la ville des fleurs ! "*. Ma jolie maman y était venue au monde, et cela suffisait à donner toute crédibilité à de pareils propos.

Enfin, installé au cœur de ces éclats de phrases, le prosaïsme de l'expression : *" mais, il est mécanicien à Staoueli "* pouvait m'entraîner dans une de ces rêveries, jalousement gardées par moi seule. *" Staoueli "*. La dureté d'attaque des voyelles de ce lieu barbare suivie d'un imbroglio de sonorités cascadeuses sentait déjà la graisse de moteur d'un noir profond et âcre. Aussi cet homme qui, à jamais, restera un étranger pour moi, ne pouvait effectivement qu'embrasser, à vie, l'ingrate carrière de mécanicien. En somme, son destin. Et cela, il fallait qu'il sache l'accepter. Précepte à la formulation péremptoire, du haut de mon savoir puéril. Cette dureté de vie, je m'en accommodais bien depuis toujours. Lui, l'inconnu, portait en charge le nom de sa résidence, moi, l'enfant unique, j'exhibais un prénom inédit à la visibilité d'une curiosité de foire. *" Mita "*.

En effet, aucun être vivant, à ma connaissance d'enfant, n'avait endossé, un seul jour, ces deux syllabes. Les voyelles

si étrangères l'une à l'autre et leur rattachement à deux consonnes aléatoires se trouvaient liés à la désespérante trilogie du rien, de personne et de jamais. Comme je compatissais au destin de ce pauvre homme de *" Staoueli ! "* Le pouvoir sonore des lettres faisait de nous, à la distance d'une cinquantaine de kilomètres, des jumeaux en nomination, lui, topologique et moi, identitaire. De toute éternité, nous étions réunis dans une même malédiction aux origines confuses, lui, *" le mécanicien de Staoueli "* et moi, *" Mita, l'unique petite fille "* de mon grand village.

Dans les années cinquante, on se déplaçait peu, dans mon enfance. Bien sûr, quelques voyantes Salmons s'offraient généreusement aux regards de tous. Mais le brillant de leur carrosserie métallisée laissait les piétons, souvent maladroitement chaussés, dans l'indifférence totale de ces engins motorisés. Parfois, le dimanche, on pouvait entendre *:" tiens, il y a beaucoup de monde dans la rue ! "* suivi de *" oui, ils reviennent de Bou Saâda "* ou du bref *" c'est une caravane "*. Il y avait là, dans ces quelques échanges captés dans une écoute avide de ma part, tous les ferments propices à éveiller l'imagination de ma jeune cervelle d'enfant évaporée. Mes petites années auraient été incapables de situer Bou Saâda, même approximativement, mais qu'importait. J'avais entendu dire, un jour, que Bou Saâda était *" la porte du désert "* et cela me suffisait.

L'adolescence venue, je dois avouer que ces bribes de phrases, saisies autrefois au milieu d'adultes, indifférents à leur fidèle auditrice, finirent un jour par me laisser interdite. L'expression *" c'est une caravane "* était devenue le noyau d'une insistan-

te réflexion. Dans des temps qui m'auraient été cachés, la vie nomade avait-elle, un jour, fait irruption dans nos villes ? Le temps de la réponse arriva, à son heure. Ma culture générale d'élève de cinquième me porta vite à éliminer pareille supputation et à partir de cette divagation lexicale, j'en conclus qu'il m'appartiendrait désormais, en toute circonstance, de ne jamais plus croire au strict sens d'un mot. Méfiance et vigilance seraient les deux sentinelles du déchiffrage des mots dispensés à tout vent par Monsieur Larousse. L'aventure des mots m'attendait et avec elle la jubilation de leur découverte. Les mots ? Les entendre, les lire, les amasser, les mêler, les ordonner, les confondre, les confronter, les soupeser, les caresser ou s'en défaire pour leur inconvenance ou peut-être, alors, à bout de quête, finir par admettre qu'il ne resterait plus qu'à se placer sous la protection d'un jour meilleur, porteur de nouvelles richesses.

Pour la première fois et de façon simultanée à la découverte de cette étrange *" caravane "*, je venais de prendre conscience de mon appartenance à un lieu d'une originalité exceptionnelle. Je côtoyais un monde chargé de merveilles que je connaîtrais, à coup sûr, un jour, à mon tour. Mes croyances d'enfant m'apportaient l'assurance des temps à venir qui se chargeraient de la réalisation de ces choses. Il en était ainsi du devoir de la vie. Les récits bibliques de création m'avaient dotée de convictions sur la valeur prédictive des destins et les livres de géographie m'avaient appris ma présence, dans cette partie du monde désignée par *" le continent africain "*. Je vivais dans un monde immense alors que d'autres devaient se satisfaire de l'étroitesse régionale imposée à tous. Et de cela ma jeune sensibilité en fut saisie et pour toujours.

©Mita Vostok. F*ondouk, c*aravansérail en restauration*, Houmt Souk,*
Djerba, Tunisie, 2007